

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



LES SAUVAGES DE L'ASSAM

Armés d'arcs et de flèches empoisonnées, ces indomptables bandits font constamment des razzias sur le territoire des tribus pacifiques. Aussi habiles que les Peaux-Rouges d'antan à se glisser inaperçus jusqu'aux premières huttes d'un village, ils tombent à l'improviste sur les hommes, qu'ils égorgent.

Dimanche 2 Juillet 1911

Romans d'Aventures

de
LOUIS BOUSSENAUD — CAPITAINE DANRIT
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA
RENÉ THIÉVENIN
G. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE
PIERRE LECOMTE DU NOUY
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

Le Ministère de l'Instruction Publique

l'a honoré d'une importante souscription.

La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Récits d'Explorations

de
BINGER — NORDENSKJOLD — NANSEN
GABRIEL BONVALOT
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER
GUSTAVE REGELSPERGER
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTE
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU
D' MACLAUD — DE GINESTET
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLE, etc.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Étranger. 3 fr.

SIX MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Étranger. 6 fr.

UN AN

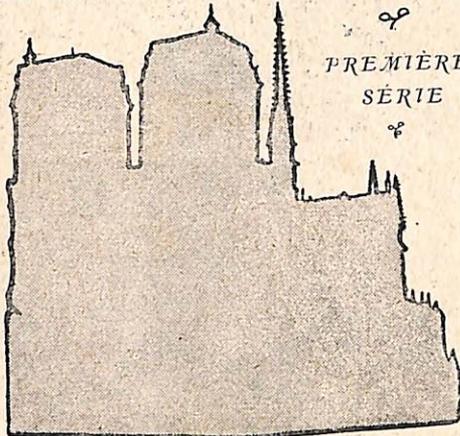
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Étranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. Le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

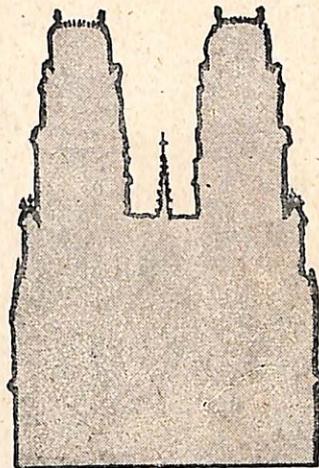
Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE JUILLET

LES SILHOUETTES DE CATHÉDRALES



PREMIÈRE SÉRIE



MARCHE A SUIVRE

Tout abonnement ou réabonnement de six mois ou d'un an donne droit à une magnifique prime gratuite :

Les réponses à chacune des séries de ce concours devront être libellées ainsi : 1^{re} série; ces cathédrales sont celles de (telle et telle ville), et ainsi de suite pour les autres séries.

Ce concours comportera cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 7 Août 1911. Toute

solution parvenant à parerment ou passé ce délai sera considérée comme nulle. Les concurrents devront mentionner, en tête de leurs solutions, leurs noms et adresse, et coller au-dessous, une bande d'abonnement ou les cinq bons de concours qu'ils trouveront au bas de la dernière page des numéros de Juillet, puis les adresser sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours du « *Journal des Voyages* », 146, Rue Montmartre, Paris.

Le palmarès et les solutions de ce concours seront publiés le 10 Septembre.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} Prix — UN PHONOGRAPHE PATHÉ à disques, diaphragme saphir inusable, avec 6 morceaux choisis.
- 2^e Prix — UN EXERCISEUR SANDOW, nouveau modèle de la célèbre marque.
- 3^e au 5^e Prix — UNE JUMELLE DE THÉÂTRE, monture nickelée, avec étui.

- 6^e au 8^e Prix — UN JOLI ALBUM relié, *Le Sang Gaulois*, grandes compositions d'Edouard Zier.
- 9^e et 10^e Prix — UN ARTISTIQUE BRONZE Élégant sur socle albâtre.
- 11^e au 20^e Prix — UNE JOLIE ÉPINGLE DE CRAVATE, argent contrôlé.

- 21^e au 30^e Prix — UNE RAVISSANTE BONBONNIÈRE, avec miniature émaillée.
- 31^e au 40^e Prix — UN JOLI PORTE-CRAYON breloque, argent.
- 41^e au 50^e Prix — UNE SUPERBE LOUPE, monture nickelée.

GRAND RÉCIT AFRICAÏN

Dans quinze jours, nous commencerons la publication d'un récit de mœurs africaines d'une saisissante originalité

La Vengeance de Lia

par
G. NOHMANT

véritable roman vécu qui ne mettra en scène que des nègres, agissant et évoluant dans leur milieu, avec leur mentalité propre, avec des détails exacts sur leurs costumes et sur leur caractère. Reposant sur une base rigoureusement historique, ce récit, dont la plupart des héros sont encore vivants, offrira, en raison de sa documentation toute particulière, un intérêt exceptionnel. Accompagné de dessins de Paule Crampel et de photographies de l'auteur — qui est un colonial distingué et a vécu pendant plus de seize ans parmi les indigènes — il donnera une vision précise et pittoresque de la vie africaine et de l'âme noire.

À côté de cette sensationnelle nouveauté, paraîtront en juillet et août quantité d'intéressants articles et de captivants récits au nombre desquels : *Le 14 Juillet au Yunnan*, par J. DAUTREMER; *Le Fusil de l'Arménien*, par René CYRILLI; *L'Émigration au Canada*, par A. LEBLANC; *La Mission Randon au Brésil*, par Charles PROTH, etc., etc.

Le "Journal des Voyages" ET la "Ligue d'Éducation Nationale"

Le *Journal des Voyages* a déjà signalé à ses lecteurs la récente création de cette ligue dont le but est de donner à la jeunesse française une éducation virile, de développer chez elle les sentiments de droiture, de générosité, de dévouement et de patriotisme.

Faisant appel à toutes les bonnes volontés, elle veut faire naître et propager en France un mouvement analogue à celui qui a amené en Angleterre la création du corps des « Boys Scouts ».

Nous dirons par le détail, en tête de nos prochains numéros, quel est son programme et son plan d'action, et comment peuvent s'employer les bonnes volontés désireuses de participer à cette généreuse entreprise.

Aux plus impatients de nos lecteurs, à ceux dont l'ardeur et l'esprit d'initiative ne sauraient attendre, rappelons qu'ils peuvent dès à présent entrer en relation avec la *Ligue d'Éducation Nationale*, en écrivant à son secrétaire général, M. Rodriguez, 29, rue de Provence, à Paris, qui s'empressera de leur répondre directement et de leur faire connaître la marche à suivre pour collaborer à cette œuvre de patriotisme, digne de conquérir les sympathies agissantes de tous les bons, de tous les vrais Français.

SUPPLÉMENT MENSUEL

Avec notre prochain numéro, tous nos lecteurs, abonnés ou simples acheteurs, recevront notre supplément littéraire mensuel

La Vie d'Aventures

offert à titre de

PRIME GRATUITE

Ce supplément porte une pagination qui suit celle du *Journal des Voyages*. Ainsi, à la fin de l'année, *La Vie d'Aventures* pourra être réunie au volume du *Journal des Voyages*, chacun de ses numéros prenant place après le deuxième numéro de chaque mois.

Dans le prochain numéro de *La Vie d'Aventures* paraîtra une passionnante nouvelle : *L'Enigme d'un Parc d'Austriches*, par André REUZÉ; le mois suivant ce sera : *Le Collier de Griffes*, par Paul ROSELAND; puis viendront : *Le Grand Sommeil*, par Marcel ROLAND; *L'Homme du Phare de Krishna*, par Maurice CHAMPAGNE, et autres nouvelles inédites de René THIÉVENIN, Pierre LECOMTE DU NOUY, etc.

De jolies illustrations de CONRAD accompagneront toutes ces nouvelles, dont le passionnant intérêt viendra augmenter encore l'incomparable variété de lecture offerte cet été par le *Journal des Voyages* à son fidèle public.

LES DERNIERS CANNIBALES

DE L'ASIE
Les Sauvages

de l'Assam

Le fait qu'une expédition anglaise vient d'être anéantie presque jusqu'au dernier homme dans le Haut-Assam nous rappelle que l'immense empire des Indes est loin d'être complètement pacifié. Il y existe encore, principalement dans le voisinage des frontières, de vastes régions où l'autorité britannique est purement nominale et où fonctionnaires et soldats anglais ne s'aventurent qu'à leurs risques et périls.

Exposons brièvement les origines du massacre. Il y a un an, une bande d'Abors, farouches montagnards de race mongole et qui habitent la frontière nord-est de l'Assam, ravagea le territoire d'une tribu ralliée depuis longtemps à la domination anglaise.

Un haut fonctionnaire anglais, M. Noël Williamson, fut chargé de les avertir que, s'ils ne payaient pas une lourde amende dans les délais fixés, leur propre territoire serait ravagé par une colonne de troupes.

Trompé par l'attitude amicale de plusieurs chefs, il se mit en route avec une escorte de soixante soldats indigènes, recrutés dans le Népal et que commandait un officier de race blanche, M. Gregerson. Soixante soldats indigènes pour pénétrer dans un pays accidenté que peuplent des tribus belliqueuses, c'était là une défense insuffisante.

Le chef de la mission avait à ce point la conviction qu'il n'avait rien à craindre des farouches Abors qu'il ne s'était pas même muni d'un revolver ! Et, pour comble d'imprudence, et afin, disait-il, l'éviter toute querelle, il n'avait pas distribué de cartouches à ses hommes ! Il fut bien récompensé de sa confiance aveugle.

Et, une nuit, le camp fut assailli par 1,200 Abors. M. Williamson jouait aux cartes avec Gregerson, à la lueur d'une lanterne, quand une flèche, lui pénétrant dans la bouche, le cloua littéralement à l'arbre contre lequel il s'appuyait. En même temps, une grêle de traits s'abattait sur Gregerson qui, plus heureux que son chef, expirait après quelques convulsions.

Quand tous les membres de l'expédition eurent été massacrés ou dispersés — presque tous les fuyards furent rejoints et mis à mort — les sauvages revinrent vers M. Williamson, qui avait vainement essayé d'arracher la flèche qui le clouait à l'arbre. Malgré son horrible blessure, le malheureux vivait encore.

Les misérables dansèrent autour de lui une ronde infernale, puis lui badigeonnèrent le visage avec le sang de son ami et lieutenant. Quand ils furent las de jouer avec leur victime, ils lui arrachèrent les cheveux et la barbe, avant de lui

crever les yeux ! Il faut souhaiter que le malheureux fonctionnaire ait rendu l'âme pendant ce supplice, car ses bourreaux s'acharnèrent ensuite sur son cadavre qu'ils découpèrent en lanières !... De tout le personnel de l'expédition seuls s'échappèrent deux Népalais que les sauvages poursuivirent pendant trois jours, mais qui purent enfin se réfugier dans un village de la frontière.

Ces Abors ont toujours défendu vaillamment leur indépendance, et, depuis 1824, date de la conquête de l'Assam par les troupes anglaises, ils ont repoussé plus d'une fois des expéditions lancées contre eux. Il faut dire que la Nature se charge de les protéger efficacement. Leur territoire consiste en une série d'étroites vallées qui font partie du massif oriental de l'Himalaya, et leur capitale, Damloh-Padam, si l'on peut désigner ainsi le plus important de leurs villages, est situé à près de 4,000 mètres d'altitude. C'est probablement la plus haute capitale du monde, une capitale qui ne compte guère qu'un millier d'habitants.

Il est à peine besoin de dire que le pays des Abors est entièrement dépourvu de routes, qui aideraient la pénétration d'une force armée. On n'y rencontre que des sentiers de chèvres où les mulets eux-mêmes ne peuvent s'aventurer. Durant neuf mois de l'année, il est pratiquement impossible de pénétrer dans cette région, en raison du débordement des rivières qui transforme les terrains plats en marécages infranchissables. D'autre part, la jungle qui entoure la région est si épaisse que les éléphants porteurs, si aguerris qu'ils soient aux mauvais chemins, ne peuvent pas la traverser.

Restent les mois de décembre, de janvier et de février, durant lesquels les rivières, affluents du fameux Brahmapoutre, rentrent dans leurs lits. Mais c'est alors la neige et le froid qui entrent en jeu. Il y a une trentaine d'années, une expédition militaire, qui comptait 200 hommes et deux canons, fut engloutie sous une tempête de neige. Il ne survécut pas une âme, qui aurait pu rapporter aux Indes la nouvelle du désastre.

On évalue à 5,000 têtes la force numérique de cette redoutable tribu. C'est peu, en comparaison des ruines qu'elle a accumulées dans le Haut-Assam depuis un demi-siècle.

Armés d'arcs et de flèches empoisonnés, ces indomptables bandits font constamment des razzias sur le territoire des tribus pacifiques. Aussi habiles que les Peaux-Rouges d'antan à se glisser inaperçus jusqu'aux premières huttes d'un village, ils tombent à l'improviste sur les hommes, qu'ils égorgent, et dont ils découpent les cadavres pour en emporter les morceaux de choix et les dévorer à moitié crus.

Et malheur aux jeunes filles qui ne sont pas enfuies au plus profond de la jungle, à l'approche des Abors ! Les bandits les emportent dans leurs montagnes où ils

les vendent comme esclaves en échange de sacs de riz ! Quand ils choisissent les plus belles pour les épouser, ils leur imposent d'abord, en guise de cérémonie matrimoniale, une effroyable épreuve : ils les obligent à manger de la chair humaine, de la chair qu'ils ont peut-être découpée sur le cadavre du frère ou du père de la malheureuse !

Les captives ne se soumettent pas toujours à leur sort ! Il y a quatre ans, l'une d'elles tira une vengeance terrible de son ravisseur. Les Abors n'ont d'autre religion que le culte des arbres, qui, à leurs yeux, servent chacun d'asile à un génie protecteur. Quand la tribu prépare une expédition guerrière, ceux des hommes qui doivent y participer choisissent chacun un arbre au tronc évidé, et s'y enferment pendant un temps plus ou moins long. Ils ont la conviction qu'un séjour de plusieurs heures dans leurs étranges cachettes leur assure la protection du génie qui a cet arbre pour demeure.

Selon la coutume, la jeune femme accompagna son époux qui partait en pèlerinage ; son rôle devait être de lui passer de la nourriture pendant qu'il resterait un jour ou deux à l'intérieur de l'arbre, dont la cavité serait obstruée à l'entrée par des pierres.

Elle avait préparé son complot de longue main. Le breuvage qu'elle offrit dès la première heure au prisonnier volontaire contenait un puissant soporifique, et, dès qu'il se fut endormi, elle se hâta de murer l'orifice en cimentant les pierres qui l'obstruaient. Et, rentrant, au village sous le prétexte d'un objet oublié, elle sella le poney du mari, s'empara de tous ses objets de valeur et, faisant un détour dans la jungle, se dirigea vers la frontière, qu'elle atteignit après avoir marché quatre jours et quatre nuits. La malheureuse était restée pendant sept ans prisonnière des farouches Abors !

Pendant qu'elle s'enfuyait vers le territoire britannique, le mari se réveillait de son sommeil léthargique. Il est probable qu'il entra dans une colère terrible en constatant le tour abominable que lui avait joué sa compagne. Mais l'histoire est muette sur ces détails, et pour cause !

L'expédition à laquelle il devait participer partait sans lui, et personne ne s'occupait de son absence. Cependant, un petit gardeur de buffles venait conter au village qu'un des génies de la forêt poussait des cris d'appel, et bon nombre de commères, aiguës par la curiosité, se rendaient près de l'arbre sonore et constataient effectivement qu'il s'en échappait des cris humains, des hurlements plaintifs.

Personne n'eut l'idée ou le désir d'en savoir plus long en démolissant la barrière de pierres fraîchement cimentées. Et un lama (prêtre) organisa des prières solennelles en l'honneur du génie, autour du tronc massif à l'intérieur duquel un homme achevait d'agoniser.

L'Hindoue s'était bien vengée !...

VICTOR FORBIN.

Chez les Papous anthropophages

Le Secret de l'île Bleue

Par JULES LERMINA

CHAPITRE III

Contre le poison (Suite.)

Une jeune fille sortit. Aussitôt, Ra-Kaôl, d'une main rapide et singulièrement experte, dévêtit le blessé, dont la forte musculature apparut, vigoureuse et pleine de vitalité.

Le Papou palpa ce corps inerte, massa, auscultait.

« Tenez-le solidement, dit-il au docteur et que vos deux serviteurs le maintiennent dans l'immobilité. »

Et quand ses ordres eurent été exécutés, Ra-Kaôl fouilla dans sa poitrine et en tira un petit sachet qu'il ouvrit.

Il y prit, entre ses deux doigts, une pincée de poudre jaunâtre, presque impalpable, qu'il plaça entre ses lèvres.

Se penchant alors sur le front de l'Anglais, appliquant sa bouche sur la blessure, il sembla aspirer fortement, puis insuffler... la poudre avait disparu entre les lèvres de la blessure.

Alors, il se mit à exercer des passes sur le corps tout entier, malaxant les chairs, faisant jouer les muscles avec une douceur infinie, puis pratiquant — détail curieux — la respiration artificielle avec toute l'habileté du meilleur praticien d'Europe.

Les minutes passaient et aucun résultat apparent ne se manifestait...

Déjà, Moore se reprochait d'avoir obéi aux désirs de sa fille : il lui semblait qu'en ne tentant pas lui-même cette résurrection, il s'était rendu coupable d'une sorte de trahison...

Et si la mort survenait, il en serait responsable devant sa conscience...

Un grand cri retentit, comme une sorte de hurlement.

C'était Cardwell qui l'avait poussé...

Soudain, il avait raidi ses membres dans une sorte de convulsion... et il tentait de se dresser, d'un bloc, secoué par une crise nerveuse et effrayante.

Mais, sur l'ordre du Papou, les aides le maintenaient, l'empêchaient de se précipiter au bas de la civière.

C'était un spectacle effrayant que celui de cet homme, sans pensée, sans connaissance, qui se débattait avec une force incroyable, comme si une puissance infernale s'était emparée de lui...

Mais le Papou avait saisi sa tête entre ses deux mains, et encore une fois avait appliqué ses lèvres sur la blessure... Moore vit que sa bouche s'em-

pourrait d'une écume rougeâtre. Ra-Kaôl cracha sur le sol, encore une fois recommença et encore recracha.

Et soudain, les membres convulsés se détendirent, les dents qui crissaient les unes contre les autres se desserrèrent, les yeux désorbités se refermèrent à demi...

Le Papou se redressa :

« Père, l'homme vivra !... Dis à ta fille que Ra-Kaôl a tenu sa parole. »

Le docteur courut à la porte et l'ouvrit. Lucy était agenouillée, derrière, sur le plancher.

« Viens, mon enfant, lui dit-il. Ton sauveur est hors de danger. »

La jeune fille se dressa et, courant à la civière, regarda le visage de l'inconnu qui avait failli mourir pour elle.

Il était encore immobile et semblait dormir; mais déjà le teint avait perdu ses teintes livides.

Ra-Kaôl avait attiré le docteur et à voix basse, lui expliquait les soins qu'il lui fallait encore donner au malade. Dès maintenant, il répondait de sa vie, mais, en cas de nouvelle crise, la poudre du sachet en aurait facilement raison.

« Fais préparer une chambre, dit le docteur à sa fille. Que nos serviteurs soient aux ordres du malade, je le soignerai moi-même... »

Lucy, s'éloignant de la civière, vint vers le Papou et lui tendant ses deux mains :

« Merci ! lui dit-elle de sa voix qui tremblait. Vous êtes l'ami de mon père, me permettez-vous de vous dire votre amie... »

— La fleur des prairies embaume le feuillage du bananier, dit Ra-Kaôl, ainsi votre sourire parfume le cœur de l'homme des forêts...

— Voulez-vous m'embrasser ? » reprit Lucy en lui tendant son front.

Le chef kaôl regarda Moore en souriant : le baiser d'un Papou aux enfants n'est pas celui des Européens. Il posa les deux mains ouvertes sur la tête de la jeune fille :

« Que le Grand-Esprit vous protège ! Ra-Kaôl vous souhaite le bonheur !... »

Cependant, les serviteurs se hâtaient d'exécuter les ordres reçus : Bouniga, la vieille négresse, était attachée spécialement au service du jeune Anglais, et avec elle une sorte de gamin, un larrikin, comme on appelle les gavroches du pays, Linko, un garçon de douze ans, au teint bistré et aux grands yeux, l'air fûté et quelque peu arrogant.

« Le meilleur garçon du monde ! » proclamait le docteur Moore.

Et pendant qu'on transportait le malade dans la chambre qui l'attendait, Lucy se chargeant de surveiller l'installation de son protégé auquel, dans son cœur de vingt

ans, elle vouait une reconnaissance attendrie, Moore et Ra-Kaôl restaient seuls.

Le Papou allait repartir : encore une fois, il confirmait les révélations qu'il était venu apporter à son père.

Oui, des Australiens, de race européenne, se livraient dans les îles les plus éloignées, dans les solitudes presque ignorées, au Nord-Est de l'Océan Pacifique, à un trafic, monstrueux, inhumain...

« Mais ne peux-tu me donner aucun indice qui puisse nous mettre sur la piste de ces odieux bandits?... Le navire qui les porte ne présente-t-il aucun signe particulier?... »

— On m'a dit que la coque était noire, sombre comme la nuit.

— Les hommes qui le montent?... »

— Nul ne les a vus de près... nul ne leur a parlé.

— Toi qui raisones, toi qui penses, Ra-Kaôl, quel mobile peux-tu attribuer à ces forfaits devant lesquels l'imagination recule?... »

Ra-Kaôl resta un instant à méditer.

Puis il laissa tomber ces mots :

« L'or ! L'or maudit !... »

Moore tressaillit : il savait que des bruits avaient couru de découvertes extraordinaires, de filons dans des îles de la Polynésie et que bien des aventuriers s'étaient lancés à leur recherche, mais avec si peu de succès que ces récits avaient finalement été qualifiés de mensonges.

Mais certains avaient-ils été plus heureux et, pour s'approprier ces richesses, se seraient-ils livrés à des pratiques infâmes.

« Je te remercie, dit le docteur, d'être venu me confier ce secret : si les faits sont réels, il ne sera pas de châtement assez grand pour punir les criminels... Comptez sur moi. Discrètement, je m'enquerrai, je chercherai. Non, non, des actes aussi épouvantables ne peuvent rester impunis... Je t'en fais le serment, je saurai la vérité. »

Les deux hommes se donnèrent l'accablade : la haute silhouette du Papou se perdit dans la nuit.

Jack Moore rentra dans sa maison

CHAPITRE IV Un lâche.

On n'a pas oublié qu'au moment où le Dayak, dans sa férocité folle, s'était élancé dans la voiture de Lucy Moore, un homme qui s'y trouvait, en costume de soirée, remplissant le rôle de cavalier et de protecteur de la jeune fille, avait éprouvé une terreur si intense — ou pour employer un terme plus familier — une frousse si violente que, ne songeant pas un seul instant à celle dont il était cependant le protecteur naturel, il s'était affalé dans le fond de la

voiture et de là s'était laissé glisser sur le sol.

Là, perdant définitivement la tête, il s'était lancé à travers la foule, à coups de coude et à heurts d'épaules, récoltant des

Comment on devient Explorateur

Plusieurs lecteurs nous ayant demandé s'il nous serait possible de leur procurer la brochure du C^o BINGER *Comment on devient Explorateur* dont nous avons parlé récemment, nous les informons qu'il ne nous reste qu'une soixantaine d'exemplaires de cette intéressante brochure dans laquelle notre éminent collaborateur donnait de précieux conseils, notamment sur : Les qualités premières pour devenir explorateur. — Hygiène et médecine. — Connaissances à acquérir. — Étude du sol que l'on doit parcourir, etc. Nous l'enverrons franco à ceux qui la désireront contre mandat-poste de un franc adressé au directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

injures et des malédictions auxquelles il ne prêtait pas la moindre attention.

La peur l'avait saisi à la gorge, lui enlevant toute notion du lieu où il se trouvait ou des actes qu'il exécutait.

Ainsi, il était arrivé devant Double star Tavern, le rendez-vous des artistes, écrivains ou musiciens de Melbourne. C'était l'instinct qui l'avait conduit là où il était fort connu...

Il s'était précipité dans la salle, avait avisé une table libre et s'était laissé tomber sur un fauteuil de cuir capitonné, dans lequel il était resté enfoui.

Cependant, d'une table voisine, où plusieurs jeunes gens sablaient gaiement le champagne — un champagne australien, bien entendu, fabriqué dans les usines d'Albany, — des exclamations partaient :

« Mais c'est bien Myrgas !

— Mais oui, Dolis Myrgas, notre grand chanteur !

— Dans quel état ! On dirait qu'il est fou...

— Attendez, dit l'un des convives, je veux en avoir le cœur net. »

Il se leva, tourna autour de la table et, se campant auprès de Myrgas, lui mit la main sur l'épaule :

« Hé ! Myrgas ! Est-ce que tu ne me vois pas ? Est-ce que tu ne m'entends pas ?... Es-tu devenu sourd ou muet, ou tous les deux ensemble ?... »

Myrgas restait prostré, la tête balante comme incapable de comprendre.

« Voyons, c'est moi, ton ami Cobbett et voici près de toi Will Poder, et Sam Gell, toute la bande, quoi !... »

N'obtenant toujours pas de réponse :

« Bon ! fit-il. Je vois ce que c'est. Il y a du whisky and gin là-dessous... il s'agit de rétablir l'équilibre... *Similia similibus curantur* (les semblables se guérissent par les semblables). *Waiter!* (Garçon !) une javanaise et corsée... »

Une javanaise est une effroyable liqueur composée de tous les alcools connus, accentuée de quelques grains de poivre rouge et qui, comme l'on dit, réveillerait un mort.

Quelques instants après, la satanique mixture était sur la table, à la portée de la main de Myrgas.

Cobbett prit sa coupe de champagne et la choquant contre le verre de javanaise :

« A ta santé ! » dit-il simplement.

Il est des mots tout-puissants pour provoquer la réaction inconsciente du geste. Myrgas fit un effort pour se redresser et tendre la main vers le verre.

« Allons donc ! camarade, reprit Cobbett,

un peu d'énergie, que diable ! Ah çà ! il paraît que tu as singulièrement bu ce soir.

— Qui ? Moi ? articula Myrgas, qui ouvrit les yeux tout grands, comme sortant d'un rêve. Je n'ai pas pris ce soir un verre d'orangeade.

— En effet, interrompit Will Poder, Myrgas fut ce soir d'une sagesse exemplaire... car il accompagnait à l'Olympus-Concert la fille du docteur Moore... et vrai, ils avaient l'air de deux fiancés.

— Moore ! La fille du docteur ! s'écria brusquement Myrgas qui, sous l'action de la javanaise, retrouvait la notion des réalités... Qu'est-elle donc devenue ?...

— Ah ! voilà ce que nous ignorons totalement... Sans doute, en galant chevalier, tu as dû la reconduire chez son père... »

Myrgas lança un juron et, de son poing fermé, frappa sur la table qui tressauta :

le narrateur. Cobbett et ses amis regardaient Myrgas qui était devenu livide.

« Il allait atteindre la pauvre miss... Celui qui l'accompagnait, craignant d'être frappé par l'arme empoisonnée, s'était honteusement enfui... se jetant au bas de la voiture... Le Dayak s'élança sur la jeune fille et c'en était fait, si un jeune homme qui se tenait dans la foule n'avait bondi dans la voiture et abattu l'assassin d'un maître coup de poing... La jeune fille était sauvée, mais je crois que son protecteur improvisé a été grièvement blessé... J'ai vu qu'on l'emportait, ensanglanté... »

— Mais l'autre, le poltron, le capon, qu'est-il devenu ?...

— Est-ce que je m'en suis occupé ?... Qu'il aille au diable, si le diable veut de lui. »

Myrgas essayait de faire bonne contenance, mais sa face contractée, ses poings crispés témoignaient de la rage humiliée qui le tenaillait.

Il crut naïvement qu'il était de son intérêt de protester :

« Celui qui vient de parler est un damné menteur ! » cria-t-il.

Il y eut un remous dans la foule et au premier rang apparut un des hommes les plus estimés de Melbourne, l'ingénieur Maller, que tout le monde connaissait.

« Qui a dit cela ? » proféra-t-il à voix haute.

Myrgas était véritablement et profondément lâche, mais il était aussi vaniteux et il sentait

que sonnait en ce moment pour lui une heure qui décidait de sa vie.

« C'est moi, dit-il en affermissant sa voix, moi, Dolis Myrgas... »

— Ha ! ha ! notre délicieux chanteur de lieds, fit Maller en ricanant. En effet, maintenant, je vous reconnais, c'est bien vous que j'ai vu rouler en bas de la voiture et filer comme un guanaco... »

— Ce n'est vas vrai ! Vous me calomniez odieusement !

— Vous croyez ! fit l'autre d'un ton d'infini dédain. Désirez-vous par hasard que je vous rende raison de mes paroles... »

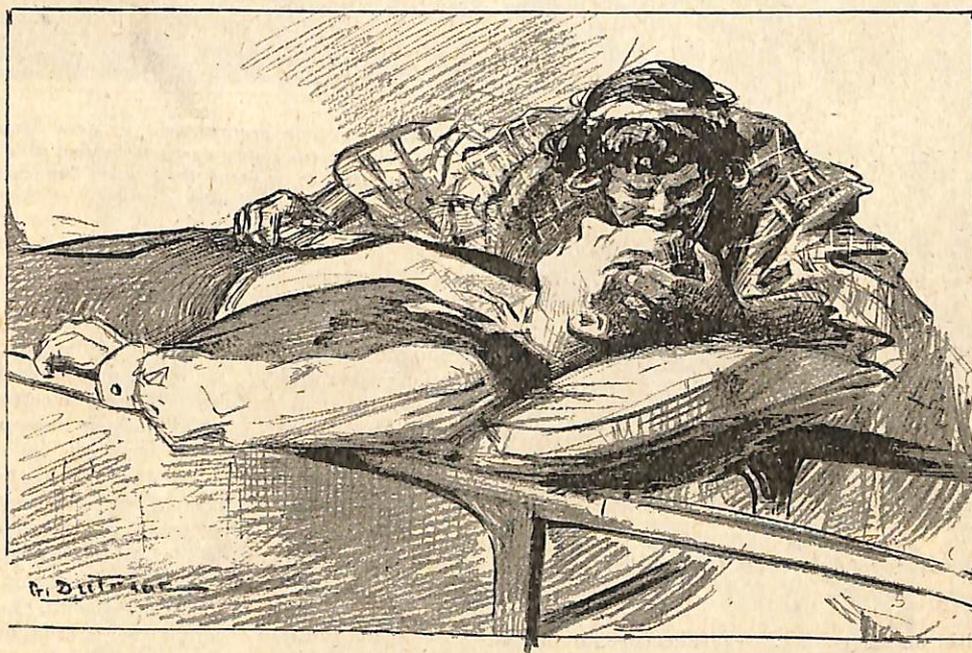
— Je... oui... non... rétractez-vous ! » Le misérable balbutiait, regardant autour de lui comme pour mendier une aide que personne ne lui offrait.

« Je ne rétracte rien, reprit Maller. S'il vous prend fantaisie de me chercher querelle, vous trouverez mon adresse dans le Directory... à moins que l'un de ces messieurs veuille bien vous l'indiquer. »

Il lui tourna le dos, nettement.

(A suivre.)

JULES LERMINA.



LE SECRET DE L'ILE BLEUE

Se penchant sur le front de l'Anglais, le Papou appliquait ses lèvres sur la blessure. (P. 76, col 1.)

« Devil ! je me souviens... Les Dayaks... l'Amok... je ne sais plus... un de ces démons s'est jeté sur moi... sur elle... et... »

Soudain, il se souvint... il eut la notion de cette peur horrible qui s'était emparée de lui... de sa fuite éperdue et, pour tout dire d'un mot, de son impardonnable lâcheté ! Mais alors que s'était-il passé ? L'homme, le démon, ne l'avait-il pas frappée elle-même !...

Il sentait une indicible angoisse à mesure que la mémoire lui revenait... Oui, il avait été lâche, et cela, sous les yeux de la foule... et surtout sous ses yeux, à elle !

« Je suis perdu ! » murmura-t-il.

A ce moment, une voix s'éleva d'un autre groupe :

« La fille du docteur Moore que vous connaissez tous vient en vérité de l'échapper belle... Figurez-vous qu'elle était dans sa voiture, avec je ne sais quel imbécile, au moment où l'un des Dayaks, échappant à la police qui le poursuivait, s'est rué sur elle, le kriss levé... »

Un silence subit s'était fait. On écoutait

Une Visite aux Albatros du Pacifique

« Cake-Walk » ailé

C'est dans les derniers jours d'octobre, c'est-à-dire avant l'époque des grandes tempêtes, que les premiers albatros font leur apparition à Laysan. Durant les quinze jours qui suivent, il en arrive des centaines de mille, venus de toutes les directions, et la petite île tropicale présente soudain l'aspect d'une vaste steppe sibérienne couverte de larges flocons de neige. Les premiers arrivés choisissent pour leurs nids les meilleurs emplacements, et les derniers doivent conquérir leur colonie. Mais l'espèce est si sociable que les retardataires préfèrent renoncer à leurs aises, plutôt que d'aller nicher sur les Bancs-de-la-



Subitement l'un des danseurs s'arrête, entr'ouvre une de ses ailes pour cacher sa tête.

Frégate-Française, flot voisin de la colonie.

A l'exception des sternes (hirondelles de mer) qui déposent leurs œufs n'importe où, sur une roche exposée ou encore sur une branche de buisson formant fourche, les nids des albatros sont les plus rudimentaires que l'on connaisse. Ils consistent simplement en une petite motte de terre excavée en son centre. C'est dans ce trou que la mère dépose son unique œuf, la pointe en bas.

Les mœurs de ce grand palmipède ont été si incomplètement étudiées qu'il nous est impossible de préciser si le père et la mère couvent à tour de rôle, comme cela se pratique chez le flamant. Contentons-nous donc des observations recueillies à Laysan par M. Fisher, un naturaliste américain qui vient de séjourner dans cette île et a bien voulu nous communiquer les photographies reproduites sur cette page. Il paraît prouvé que mâle et femelle abandonnent les nids à eux-mêmes pendant toute la durée de la nuit, qu'ils emploient à pêcher au large. Les premières bandes arrivent vers le lever du soleil, et c'est un spectacle à la fois curieux, comique et attendrissant que de voir les gros oiseaux blancs déambuler d'un air las à travers l'immense dortoir, à la recherche de leur progéniture endormie.

Dès que les formalités d'identification sont terminées, opération que l'immense quantité de nids rend difficile, et qui ne prend fin qu'après une heure ou deux d'allées et venues, la mère réveille le petit, qui n'a pas besoin qu'on lui

répète deux fois que le couvert est mis. Pousant des cris qui décèlent sa joie avide, il s'installe, introduit son bec en travers des mandi-

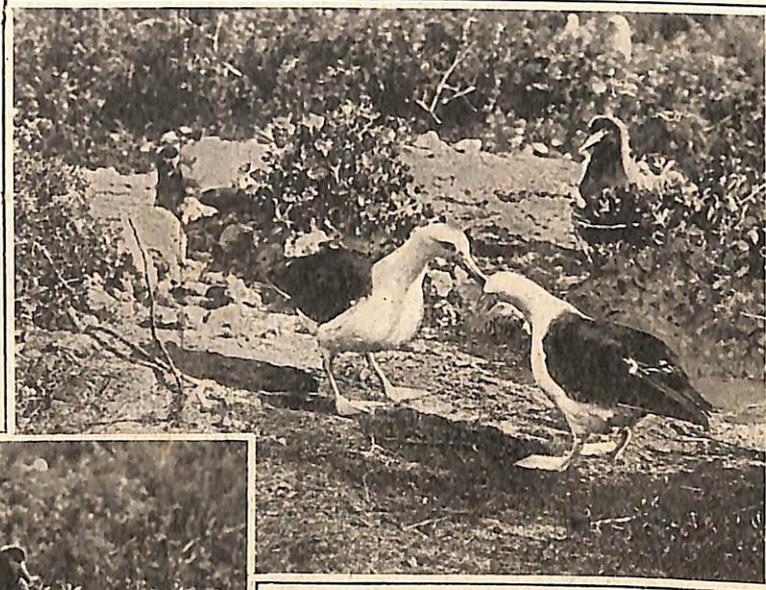
à 150,000 tonnes durant les dix mois de l'année que les albatros passent dans l'île.

La croissance des petits est assez lente, et ce n'est que vers la fin de juillet que les plus hardis accompagnent leurs parents à peu de distance du rivage. Leurs forces se développent alors rapidement, et, dès la mi-août, tous les albatros, jeunes et vieux, prennent leur vol sur l'immensité de l'océan Pacifique, au-dessus duquel, merveilleux planeurs, ils sauront voguer des journées entières sans donner un coup d'aile, sans autre assistance que le balancement rythmique de leur corps.

Plusieurs voyageurs ont déjà signalé la « danse

des fiançailles » des albatros; mais on ne l'avait pas encore décrite avec des détails aussi amusants que l'a fait M. Fisher. Il est probable qu'à l'origine elle était pratiquée par les mâles, quand ils s'efforçaient, par la grâce de leurs manières, de séduire la fiancée de leur choix. Mais elle a perdu cette signification, si bien que les albatros se livrent au plaisir de la danse à n'importe quelle époque de l'année.

Les deux oiseaux qui se sont choisis comme partenaires s'avancent l'un vers l'autre en marchant à pas lourds et cadencés, tout en se saluant profondément. Ils tournent l'un autour de l'autre en continuant leurs saluts et révérences solennelles, et, soudain, font mine de se combattre, en croisant leurs becs et en les frottant l'un contre l'autre comme pour les affuter, tout en émettant un sifflement sourd. Ce manège est accompagné de petits saluts de la tête.



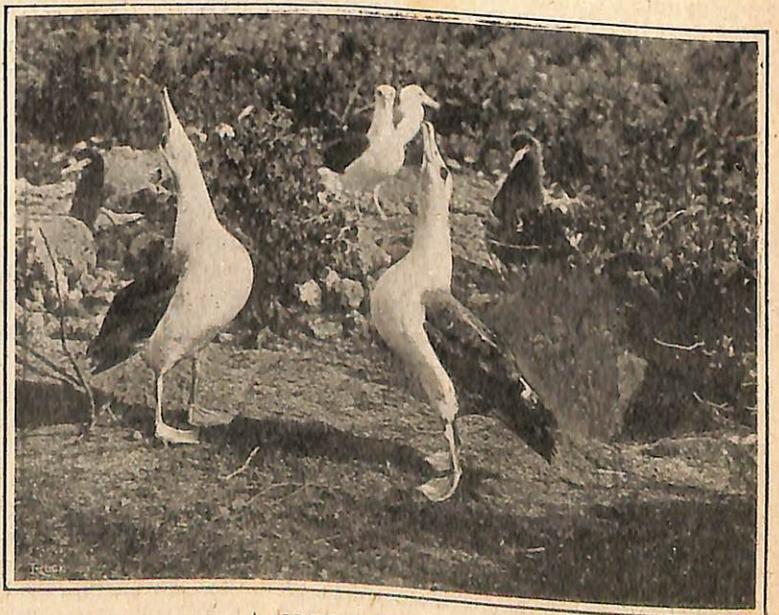
Après s'être salués profondément, les deux oiseaux que se sont choisis comme partenaires, font mine de se combattre en croisant leurs becs l'un contre l'autre.

bules que la mère baisse vers lui, et se met en mesure d'avaler la masse gluante et huileuse qu'elle dégorge, d'une contraction le tout son corps. Huit ou dix fois en l'espace de quelques minutes, elle répète le geste pénible qui la vide jusqu'aux entrailles, et, si l'ingrat

hurle encore famine, elle cède à un brusque accès de mauvaise humeur.

Rassurez-vous! Elle ne la passe pas sur sa progéniture! Elle court à un nid voisin, d'où les parents sont encore absents, et c'est à l'enfant d'autrui qu'elle distribue une volée de coups de bec. Elle pousse parfois trop loin cette correction imméritée, et les malheureux voisins ne retrouvent dans le berceau qu'une pauvre créature agonisante.

Il paraît prouvé que le père aide la mère, et par le même procédé, à nourrir leur petit. C'est principalement aux céphalopodes (poules, seiches, etc.) qu'ils demandent leur alimentation, et ils en consomment des quantités invraisemblables. M. Fisher a calculé que la colonie de Laysan en dévore 500 tonnes par jour, soit de 120,000



« CAKE-WALK » AILÉ

Pour clore ces figures de danses exécutées comme celles d'un corps de ballet, les deux oiseaux se dressent simultanément sur leurs pattes, tendent leurs becs droit vers le ciel et lancent ensemble un grognement strident.

Tout à coup, l'un des danseurs s'arrête, entr'ouvre une de ses ailes, y cache sa tête. L'autre, après un profond salut, pointe son bec vers le ciel, se dresse de toute sa hauteur, gonfle sa poitrine, et lance un son nasal (ah-h-h-h), qu'il prolonge en rendant la note plus aiguë, jusqu'à ce qu'elle ressemble, qu'elle rappelle le cri d'une oie sauvage. Son compagnon retire alors sa tête de dessous son aile et se met à claquer du bec, à coups rapides.

C'est la première figure du quadrille. Les danseurs recommencent à se faire de profondes révérences, rapidement et alternativement, et le manège reprend; mais, cette fois, les rôles sont intervertis. Puis, c'est la grande finale! Les deux oiseaux se dressent simultanément sur leurs pattes, tendent leurs becs droit vers le ciel et lancent ensemble leur grognement strident. Cette danse dure de douze à quinze minutes. Elle est caractérisée (ce que la photographie ne saurait rendre) par la précision des gestes, qui rappellent les mouvements des ballerines dans un ballet bien ordonnancé; gestes et cris sont exécutés à l'unisson, et, quand vingt ou vingt-cinq couples dansent simultanément sous le ciel bleu et sous l'ardent soleil tropical qui fait resplendir la blancheur immaculée des plumages, le spectacle est vraiment extraordinaire.

Bien que les figures conservent toujours le même caractère général, la fantaisie des danseurs y introduit parfois des éléments particuliers. Par exemple, tout en exécutant son *cake-walk*, un des oiseaux, d'un gracieux geste du bec, ramassera une brindille et l'offrira à son partenaire. Celui-ci ne s'arrêtera pas pour la saisir. Mais il estime qu'une politesse ne saurait rester sans réponse et, ramassant à son tour un brin d'herbe desséchée, il la présentera à son compagnon. Puis, d'un commun accord, ils laisseront tomber leurs présents et se remettront de plus belle à faire des révérences et à tourner, gracieusement de leur marche cadencée.

Il arrive aussi qu'un tiers tente de se mêler au jeu, et le spectacle est alors du plus haut comique.

Pour s'imposer à l'attention des deux partenaires, le nouveau venu doit faire preuve d'une connaissance approfondie des différents pas, car, en saluant l'un d'eux, il faut qu'il reprenne la figure exactement au point où en était l'autre. Il exécute quelques pas, puis, signifiant d'un brusque salut qu'il renonce à danser avec celui-là, il entreprend le second de la même façon. Si ce dernier répond à l'invite et exécute sans se faire prier le pas correspondant, le premier s'éloigne aussitôt en cachant sa confusion, en *crânant*, pour aller quérir un nouveau partenaire.

Cette curieuse danse des albatros est probablement unique dans les annales de l'histoire naturelle

ÉMILE REY.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs de « Llanos »

par
HENRY LETURQUE

CHAPITRE V (Suite.)

Le chef du service sanitaire crie déjà

— On pourrait peut-être... » hasarde l'infirmier.

Le major lui prend les mains.

« Quoi? dites, mon ami, dites! »

L'autre respire longuement et, tout d'une haleine :

« Je ne connais rien à la télégraphie sans fil, mais c'est au moyen de cet engin que le paquebot avait demandé deux hommes; donc, si l'on a pu recevoir une dépêche du bateau, on doit pouvoir lui en envoyer une.

— Sauvés! nous sommes sauvés! » clame le major.

Son aide arrive alors avec le torpilleur et, désolé d'annoncer à son chef que l'évadé du lazaret n'est pas retourné à bord de la *Belle-Louise*, il est résolu à avouer l'erreur commise par lui dans le diagnostic de la maladie du jeune marin.

« Oui, oui, je sais, fait le major au moment où il ouvre la bouche, mais notre excellent infirmier a trouvé ses traces. »

Il se tourne vers l'officier commandant le torpilleur.

« Mon cher commandant, faites-nous conduire à Macapa à toute vapeur. »

En même temps, il saute à bord du petit navire de guerre et, en quelques mots, explique à l'officier ce qui se passe.

Le torpilleur arrive au pied du wharf, le major descend, court à la maison du pilote, et demande s'il lui est possible d'envoyer un marconigramme à l'*International*.

Le chef pilote hoche la tête et répond :

« Ce bateau file vingt-cinq nœuds; depuis hier soir à onze heures, cela lui fait près de trois cents milles. Or, nos antennes ne sont pas assez hautes pour envoyer une dépêche à cinq cent cinquante kilomètres dans une région aussi boisée. Les ondes herziennes

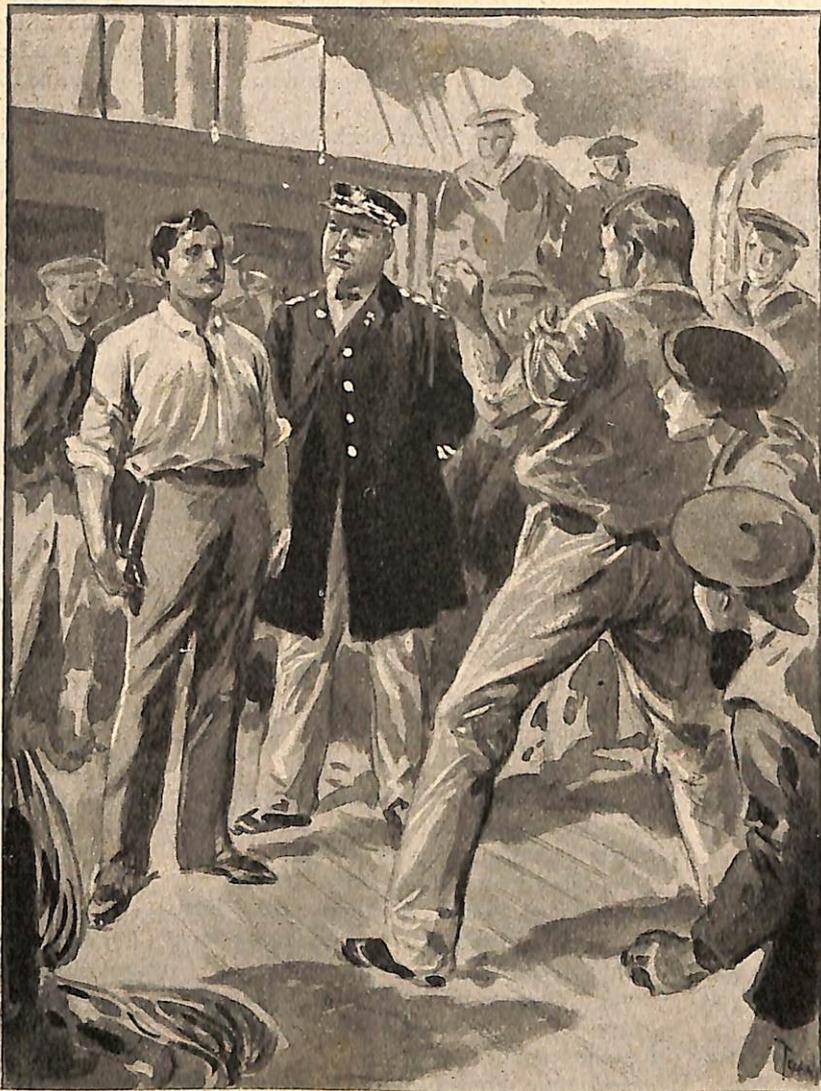
iraient se perdre dans les forêts. »

L'officier du torpilleur assiste à l'entretien.

C'est un enseigne, qui, en l'absence du lieutenant de vaisseau, le commandant titulaire, assume la responsabilité du commandement.

Il propose aussitôt :

« Major, donnez-moi l'ordre écrit de partir pour la station du Gapo. Nous avons là un poste de télégraphie sans fil fort élevé, dont la puissance de transmission s'étend jusqu'aux Andes. Mon torpilleur marche à vingt-quatre milles : en forçant les feux, je ferai du vingt-cinq, la vitesse du paquebot, et conserverai ma distance. Je serai



LES COUREURS DE « LLANOS »

Les yeux du Basque se tiennent rivés à ceux du Yankee. (P. 81, col. 2.)

toute sa détresse, toutes ses craintes.

« Sur l'*International*, répète-t-il, ce paquebot amenant des touristes, des étrangers venus chez nous sur la croyance que la fièvre jaune avait complètement disparu... un foyer pestilentiel vivant au milieu d'eux... aujourd'hui, demain, des centaines de personnes atteintes du terrible fléau... le vomito negro envahissant à nouveau le Brésil, et nul moyen d'enrayer le mal, impossible de rejoindre ce paquebot à vitesse supérieure à nos bateaux les plus rapides.

« Horrible! horrible, cette impuissance en face d'un tel péril!

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 755 à 760.

au Gapo à quatre heures du matin. Le temps de courir au poste et de faire la transmission, l'*International* aura vers quatre heures et demie la dépêche que vous allez me remettre, peut-être même plus tôt. »

Le major n'écoute plus, la plume court déjà sur le papier que le chef pilote a placé devant lui, et, presque aussitôt, il remet à l'enseigne l'ordre et la dépêche.

« Vous voudrez bien, lui dit-il, attendre la réponse du paquebot américain, puis ensuite, vous vous rendrez à l'endroit indiqué par le commandant pour y prendre l'homme, que vous ramenez ici, remorqué dans votre canot.

— Comptez sur moi, major. »

L'instant d'après, le petit torpilleur court derrière le monstre.

Quatre heures du matin.

Sous l'équateur, c'est encore la nuit noire, plus sombre sur l'Amazone, car l'horizon est masqué par d'immenses forêts.

Sur le pont de l'*International*, personne autre que les hommes de quart, assis un peu partout.

Sur la passerelle, l'officier de service veille à côté du pilote. De passagers, aucun; tous reposent dans les cabines.

L'immense bateau semble une nécropole dont le silence n'est troublé que par les halètements de ses trois machines à quadruple expansion actionnant chacune une hélice.

Dominant la passerelle, une construction en forme de tour laisse passer une lumière filtrant à travers les rideaux d'une fenêtre.

C'est la cabine du commandant.

Toc... toc!

Un homme vient de frapper à la porte.

« Qu'y a-t-il? » fait une grosse voix.

Une ombre passe devant la lumière et la porte s'ouvre brusquement.

« Une dépêche, commandant. »

L'homme tend un papier.

L'officier lit rapidement ce qui suit :

« Français embarqué à Macapa convalescent de la fièvre jaune échappé du lazaret débarquer au premier poste et faire connaître ce poste par sans fil. »

La dépêche est signée : Le chef du service sanitaire à Macapa.

La voix du commandant rugit en sourdine.

« By God! vo avez lu, monsieur le *despacheur*? »

Il commence à mordiller sa barbiche, qu'il a fort longue.

« Il le fallait bien, commandant, répond l'employé, un télégraphiste emprunté à l'administration brésilienne et qui connaît le français, langue que possède un peu le commandant et qui, seule, permet aux deux hommes de converser sans le secours d'un interprète.

— C'est juste, reprend l'officier, je venais de dire un bêtise absurde, mais je vais aussi dire une chose très bonne pour votre *pocket*.

« Ma compagnie, le plus considérable des compagnies maritimes des États-Unis, payera à vo mille dollars pour gratification

exceptionnelle si vo faites silence sur le marconigramme. Vo comprenez : il ne fallait pas que, parmi nos passagers, il puisse se faulter ce chose stupidement ennuyeux que nous avons un foyer pesti... pesti... féreux.

« *Indeed*, il serait un désastre pour l'armement. *Business are business*. »

« Vo acceptez? »

L'employé ouvre la bouche pour répondre.

« Parlez pas, interrompt l'officier, j'ai compris, vo serez gratifié au retour; donnez seulement un *tope-mains* pour dire que l'affaire est conclusionnée. »

En même temps, il prend la main gauche du télégraphiste et la frappe de sa main droite.

« Aïe! fait l'autre en retirant sa sénestre.

— J'avais frappé pour nous deux, reprend l'Américain; tout à l'heure je vo donnerai le réponse au sans fil. »

Il s'approche d'une table de communication et pose l'index sur un bouton. Dix secondes sont à peine écoulées, quand une sonnerie se fait entendre et un signal triangulaire se déclenche en un bruit sec aussitôt suivi d'un double tintement.

Le second du navire annonce qu'il a entendu l'appel et qu'il fait toute diligence.

Il arrive presque aussitôt.

Le commandant lui présente la dépêche.

« Mister William, veuillez lire. »

Le second vient de rendre le papier.

« Que pensez-vous de cette chose? demande son chef.

— Il faut que personne ne sache, commandant.

— Sauf vous et moi, personne ne saura.

— Et le despachem?

— Il est acheté silencieux.

— Very well; maintenant, je vais voir quel est l'individu signalé car nous en avons embarqué deux.

— C'est juste, monsieur William. »

Le second descend sur la passerelle, jette un coup d'œil sur le cadran de la boussole, et, négligemment, s'adresse au pilote :

« A propos, monsieur le pilote, M. le *subré-cargue*¹ m'a demandé la nationalité des deux hommes amenés par vous.

— Le mécanicien est Français, le garçon de salle est Espagnol, répond l'autre...

— Merci, monsieur le pilote. »

Au moment de se retirer, le second semble se raviser.

« Ah! j'oubliais : si l'eau est assez profonde, veuillez donc vous rapprocher d'une des rives. Le commandant désire qu'à leur réveil, les passagers puissent voir de près la forêt vierge. »

Le pilote démasque un feu vert et, à ce signal, les timoniers pèsent sur les deux roues du gouvernail.

Le navire abat aussitôt sur la droite, courant vers la rive gauche du fleuve.

Le second a rejoint son chef.

« C'est un mécanicien, commandant.

— Alors, quoi, monsieur William?

— Je pense bien que le feu des fourneaux aura cuit sa fièvre, mais il faut se conformer

1. Employé chargé de la comptabilité.

aux instructions du service sanitaire.

— Je le pense aussi.

— Alors, reprend le second, j'ai donné l'ordre au pilote de nous rapprocher de terre pour y débarquer l'individu.

— *All right!* faites-le venir, je descends sur le pont. »

L'instant d'après, Gaspard, noir de charbon, s'essuyant les mains avec des garnitures d'étope, la sueur dégouttant encore de son front, se présente devant le commandant.

« Approchez-vo loin de moi, » clame ce dernier en lui faisant signe de ne pas avancer davantage.

Gaspard s'arrête, surpris.

L'autre continue déjà :

« Une dépêche vient d'arriver concernant votre personnalité et me prévenant que vo *empoissonnez* l'*International*. »

Les regards du mécanicien vont, interrogateurs, du commandant au second.

« Oui, vo êtes un *poisson*, » reprend le premier.

Un sourire vient aux lèvres de Gaspard.

« Commandant, j'avoue ne pas comprendre.

— Ah! vo ne comprenez pas et vo riez? Attendez un peu : je vais *very well* vous faire comprendre, moà! »

Oublieux de toute prudence, la figure empourprée par la colère, l'Américain hurle :

« *You are a escaped prisoner*. »

Dans sa rage, il s'est exprimé en sa langue maternelle et, à la suite du mot évadé celui de « prisonnier » est arrivé tout naturellement.

Des matelots se répètent déjà l'un à l'autre :

« Le *Frenchman* est un criminel évadé, de prison. »

Un chauffeur passe; il colporte la nouvelle dans la machine. Un garçon a entendu, il en informe ceux qui sont de service dans les couloirs.

Des groupes se forment : à leurs gestes, à leurs chuchotements, aux regards que tous lancent de son côté, Gaspard devine des ennemis et il s'en étonne.

« Mais enfin, commandant, veuillez me faire connaître ce qui se passe; ces hommes paraissent me regarder comme un pestiféré.

— Aoh! c'est *very well* bien dit : vo êtes un pestiféré.

— Si on le jetait par-dessus bord, propose un matelot, sorte d'hercule répondant au nom de Jim.

— Ce diable de Jim, il n'y a que lui pour avoir des idées plaisantes, » fait un autre.

Et, jouant, il pousse l'hercule.

Celui-ci trébuche et vient heurter Gaspard. C'est l'étincelle qui va mettre le feu.

L'ingénieur croit à une attaque et se retourne.

« Le premier qui me touche, je l'assomme! »

Si les mots sont incompréhensibles pour ces matelots, tous d'origine américaine, sont un langage mimé dont le sens ne leur échappe pas.

« Goddam! rugit l'hercule, je vais l'aplatir si mince, qu'on ne le verra plus. »

D'un geste brusque, il a jeté bas sa va reuse, retroussé les manches de sa chemise de laine rouge et étale deux bras tatoués, aux muscles saillants, énormes, terminés par des mains d'une largeur invraisemblable, aux doigts velus, gros comme des boudins.

Un coup de poing asséné par cet homme, c'est la mort foudroyante; une poitrine serrée entre ses bras, c'est l'étouffement certain.

Lui faisant vis-à-vis, la belle taille de Gaspard, ses épaules larges, son torse bombé, ses bras aux biceps durs comme du fer, ses mains nerveuses mais presque élégantes sont comme la maquette vivante de ce mastodonte.

Une chose pourtant frappe à première vue.

Les yeux du Basque se tiennent rivés à ceux du Yankee, des lueurs fulgurantes s'en échappent qui gênent le regard sournois, fuyant, du matelot.

La supériorité de l'homme sur la bête, l'avantage du dompteur sur le fauve.

Ce détail, inappréciable pour beaucoup, n'a pas échappé au commandant et il ouvre la bouche pour ordonner à ses matelots de rejoindre leurs différents postes, quand le second lui parle bas à l'oreille :

« Jim n'a jamais trouvé son maître, il est l'homme le plus fort des Etats de l'Union et, en un clin d'œil, il va nous débarrasser de cet individu.

« Un cadavre jeté à la mer, un rapport sur l'incident, nous serons en règle avec les autorités brésiliennes.

— Hum ! hum ! »

Le commandant tire sur sa barbiche, que, tout à l'heure, il mordillait.

A l'ennui, succède l'hésitation, et il demande :

« Vous êtes sûr, monsieur William ? »

— Absolument certain, commandant, et, si j'osais, je vous ferais pari de cent dollars en faveur de Jim. »

La barbiche est aussitôt tournée en torsions multiples comme si son possesseur en voulait fabriquer une corde.

L'offre de son second, la perspective d'une lutte, ce sport si goûté aux Etats-Unis, le commandant est redevenu Yankee des pieds à la tête.

Bateau, passagers, dépêche, fièvre jaune, tout cela n'est qu'un point obscur dans son existence.

« Tenu ! monsieur William, tenu ! »

Clac ! clac !

Deux mains qui se frappent réciproquement, en un instant, le pari est accepté de part et d'autre.

L'adage qui dit : « L'exemple vient d'en haut » reçoit une consécration immédiate, et les matelots commencent à hurler :

« Un dollar pour Jim ! deux dollars contre le Frenchman ! »

Mais ces offres restent sans réponse. Les compagnons du mastodonte n'ont confiance qu'en lui.

« Pour Jim, deux dollars contre un ! propose l'un d'eux absolument sûr de son champion.

— Tenu ! » répond une voix.

Surpris, les matelots se retournent pour considérer l'audacieux.

C'est un garçon de cabine.

D'autres, prévenus, accourent de toutes parts.

Une femme de chambre considère pendant quelques instants la mâle figure de Gaspard, et, entre ses lèvres rouges fuse cette offre surprenante :

« Cinq dollar scontre un pour le Français.

C'est de la stupéfaction.

Un passager arrive qui accepte les yeux fermés.

Maintenant, ce n'est plus qu'un affolement général sur le paquebot.

De tous les escaliers conduisant aux cabines, des gens débouchent sur le pont, hommes, femmes, enfants, à moitié vêtus enveloppés dans une robe de chambre ou couverts d'un macferlane.

Tous se hâtent en gesticulant vers le lieu du combat, et, pour mieux voir, quelques-uns montent sur les roufs. D'autres, des femmes surtout, envahissent les escaliers conduisant aux passerelles, quoi que les officiers puissent faire pour arrêter semblable débordement.

Et de cette foule s'élèvent des cris :

« Mille dollars ! cinq cents pesetas ! cent livres sterlings ! deux cents livres ! quinze cents francs ! un conto de reis ! vingt sols d'or ! dix quadruples ! un double condor ! cent bolivars ! »

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

CURIOSITÉS MUSICALES

Le Violon d'Indiana

Une revue de Chicago, *The Woodworkers Review* donne de curieux renseignements sur la façon de fabriquer d'excellents violons. Pour qu'un instrument ait des sons mélodieux, il faut qu'il soit fait avec du bois très ancien, c'est pourquoi assure notre confrère américain, beaucoup de violons sont fabriqués avec des planches retirées de vieux chalets suisses.

Après avoir donné ces premiers renseignements, la revue nous apprend qu'un habitant d'Indiana vient de fabriquer un violon avec des matériaux si vieux qu'il ne saurait être que merveilleux et supérieur au plus réputé des Stradivarius.

Le corps de ce violon est fait de cèdre ; il existait dans la province de New-Jersey un tronc de vieux cèdre que les spécialistes déclaraient vieux de trois mille ans. L'amateur d'Indiana s'est donc servi du vieux tronc de cèdre pour composer une partie de son violon. Le dos a été fait avec le dessus d'une table écossaise vieille de quatre siècles. Il paraît qu'on a des preuves écrites de cette ancienneté.

Quelques semaines encore, et le violon pourra être essayé. Donnera-t-il de bons résultats ? Un fabricant l'espère.

Mais tout ce qui précède nous amène à faire une remarque qui pourra sembler à quelques-uns humoristique, mais qui n'en est pas moins sérieuse.

Si vraiment l'âge du bois a quelque chose à voir avec la sonorité et la bonté d'un violon, quelle excellence pourrait posséder un violon fait avec un morceau de bois provenant de l'arche de Noé ?

PAUL-LOUIS HERVIER.

AUX PAYS-BAS

Figures Hollandaises



La Hollande que notre Président, M. Fallières, va visiter dans quelques jours et où lui est réservé un chaleureux accueil est un pays caractéristique et spécial.

Le voyageur qu'un train y amène de Belgique ou d'Allemagne, reconnaît, dès la première gare, au premier buffet, dans quel pays il vient d'entrer. Ce qu'il aperçoit sur les tables, sur les rayons du buffet, est tout autre chose que les consommations coutumières ailleurs.

Sous ses yeux s'étalent d'amples aiguières et de larges bassines de cuivre jaune, cerclées de cuivre rouge, et si bien astiquées qu'elles brillent comme de l'or. Bassines et aiguières renferment du lait en abondance, et c'est pour la Hollande la consommation principale. Ou bien, le Hollandais prend un cacao. Pourtant, s'il est de bonne humeur ou si le temps est humide (ce qui est le plus fréquent), le brave Hollandais déguste un imposant verre de curaçao, soit blanc, soit rouge et même, il se laisse aller à un petit « genièvre », un schiedam. Cette série, cette « échelle » des consommations marque bien curieusement les étapes que parcourt ce peuple, calme, sobre, intrépide et laborieux, pour passer de sa placidité accoutumée au délire des *kermesses* orgiaques dont les peintres hollandais nous ont laissé l'image.

Dans ces *kermesses*, on voit jusqu'où peut aller l'ivresse turbulente de ces hommes, et surtout de ces femmes, qui parcourent les rues en dansant, en chantant, en hurlant ; qui poursuivent ainsi leur bacchanale et prolongent leurs gambades durant plusieurs jours et plusieurs nuits, se soutenant les uns les autres, s'entraïdant à se relever en cas de chute, et portant ceux que le genièvre a terrassés et presque tués. Les femmes, dans ces *kermesses*, sont plus exaspérées que les hommes ; mais c'est de toute la race hollandaise que l'on dit déjà, depuis des siècles, dans l'Europe septentrionale : *poumons de cuivre, jarrets d'acier, têtes en feu*. Il ne s'agit ici, on le comprend, que des classes populaires.

Au lendemain de ces *kermesses* presque effrayantes, ces gens-là se retrouvent calmes et solides au travail.

Les Hollandais constituent un peuple unique qui, chaque jour depuis des siècles, est obligé de reconquérir sa patrie, non pas contre des hommes hostiles, mais contre la mer ennemie. Chaque jour, il faut réparer ou reconstruire quelque une de ces digues fameuses qui empêchent les flots de couvrir la terre de Hollande. En même temps que les flots sont contenus, il faut assécher les vastes et innombrables marécages, pour faire, de cette boue, un sol où croissent l'herbe luxuriante des prairies et l'or des moissons.

Quelques-unes de ces digues sont si étroites qu'elles ont à peine l'épaisseur d'un mur, comme celle appelée Diemerdyk, qui sépare le lac Diemer du golfe d'Y dont les flots menacent constamment le pays. Or, sur cette digue, en 1573, un Hollandais, Jan Haring, arrêta deux mille Espagnols, avec son épée, pour permettre à ses camarades de battre en retraite ; puis, il se jeta à l'eau et disparut à la nage.

Les Hollandais n'ont pas un costume national, ils ont plusieurs costumes selon les circonstances et les conditions. Le grand luxe du Hollandais est d'avoir à ses habits des boutons d'or ou d'argent. Il porte le pantalon large et flottant, même sur les talons ; son buste est bien

serré dans une veste de drap sombre. Pour coiffure, il a une casquette de drap. Mais le marin hollandais est vêtu autrement. Il orne son chef d'un chapeau de toile cirée, à bords interminables, il traîne des bottes qui lui montent bien plus haut que le genou et avec lesquelles il semblerait vouloir se promener dans la mer.

La Hollandaise de condition modeste et d'un certain âge porte une jupe de drap sombre, un caraco noir ou de couleur et une vaste coiffe blanche. Pour les grandes cérémonies, elle se couvre tout entière d'un long manteau noir, avec capuchon et se retenant sur la poitrine par une large agrafe d'argent ciselé.

Mais les jeunes filles et les jeunes femmes



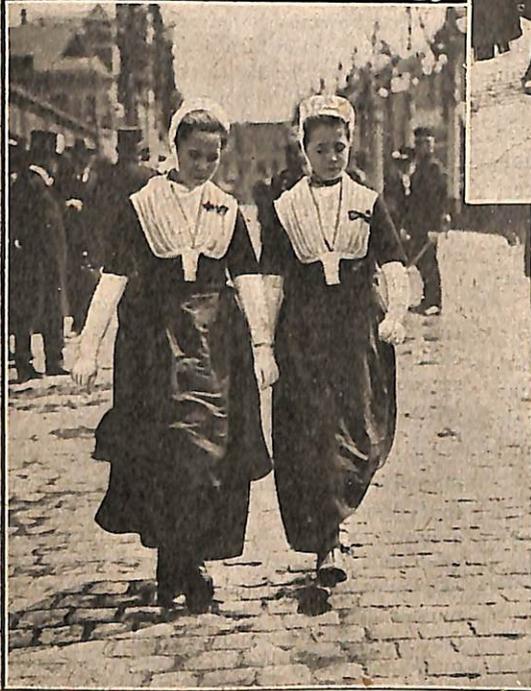
Peu habitué au *kodak* des reporters, ce bambin voudrait bien se dérober à l'objectif.

coiffure sur la tête de la femme. Elle étincelle, au front de la Hollandaise, comme à celui d'une déesse antique. Mais, le plus souvent, l'éclat de l'or et de l'argent est adouci par un léger voile de gaze que l'on pose sur le casque et qui le fait briller avec l'éclat atténué du soleil à travers les nuages blancs et floconneux du ciel de Hollande.

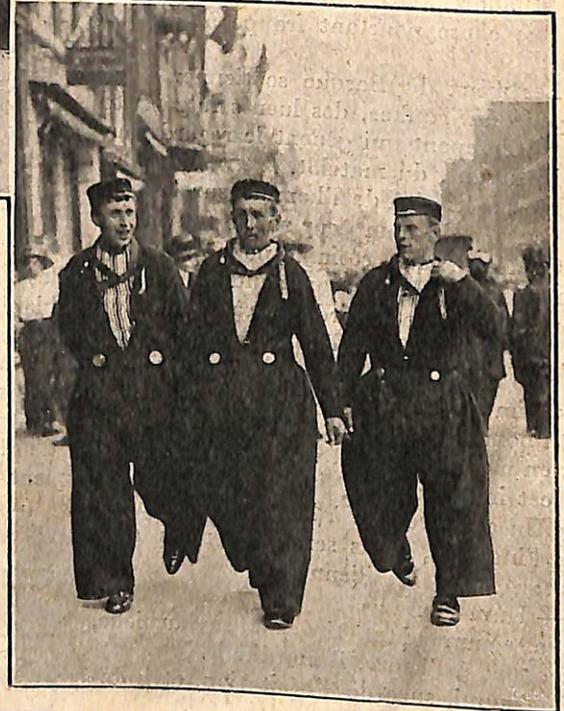
Le Hollandais, comme le Flamand, quoique indifférent aux sports, aime les jeux de force. Son plus grand plaisir est, au *jeu de quilles*, de brandir le lourd globe de bois, de le lancer

bruyamment contre l'armée des quilles et de les abattre toutes. Alors, c'est un tumulte de cris et de bravos, une ovation comme pour une véritable victoire.

Le Hollandais pratique aussi le *jeu des bâtonnets*. Dans une corbeille, on place quatre bâtons. Le joueur en prend un, court le planter à quatre mètres, revient à la corbeille, saisit un deuxième bâton, repart le planter à huit mètres. Il revient et recommence ainsi pour les deux autres bâtons, qu'il plante à douze et à seize mètres. Ensuite, selon la même méthode, il retire les bâtons et les rapporte à la corbeille. Plusieurs joueurs font cela ensemble; celui-là est le gagnant qui a terminé le premier. Ceux qui pratiquent ce jeu le disent épuisant.



Avec leurs jupes serrées à la cheville, ces jeunes filles ont une certaine ressemblance avec nos entravées.



Le grand luxe pour les jeunes gens consiste à orner leurs habits de boutons d'or ou d'argent.

étaient sous le ciel pâle de la Hollande toutes les splendeurs de l'arc-en-ciel. Elles ont des robes de couleur orange, cerise, bleue, violette, verte, rouge et elles les chargent de guirlandes en fleurs naturelles, car la Hollande est le pays des belles fleurs; et, non moins que ses tulipes fameuses, ses roses feraient mourir d'envie les roses fabuleuses de la Perse, chantées par Saadi.

Si la Hollandaise est de situation supérieure, elle porte le casque d'or, dont la tradition remonte au roi préhistorique Martholiset que célèbre encore la *Chanson du Casque*, redite dans toutes les fêtes.

Ce casque est comme une feuille d'or ou d'argent qui aurait été moulée en forme de



FIGURES HOLLANDAISES

Le dimanche, après avoir arboré la coiffe traditionnelle, les femmes se promènent avec leurs enfants sur le port.

Le Hollandais, même le paysan, lit beaucoup. Mais il dédaigne les romans.

Ce qu'il préfère, c'est la poésie; il dévore, en quelque sorte, les traductions de Schiller, de Heine et des grands poètes français du XIX^e siècle.

Les Hollandais sont très fiers de leur langue. Ils la prétendent beaucoup plus ancienne que l'allemand. Même un érudit a voulu prouver que le néerlandais était la langue du premier homme. « Ainsi écrivait-il, le nom d'Eve (*Ewat*) se décompose ainsi: *Ewe*, siècle; *vat*, source. C'est donc ce nom bien néerlandais, que le premier homme donna à la première femme. » Et l'érudit était convaincu.

ROBERT DUNIER.



LA MOSQUÉE D'OMAR

Ce féerique monument, édifié sur la plus belle terrasse du monde, se détache comme un joyau merveilleux entre le feuillage sombre des arbres séculaires. Tout le jour des gens viennent puiser l'eau des citernes qu'ils emportent en ville dans des peaux de bouc.

DANS LA CAMPAGNE
DE JÉRUSALEM

La Mosquée d'Omar

Qu'ils sont heureux, les Musulmans de Jérusalem, de pouvoir, fuyant la ville obscure et suffocante, venir respirer à pleins poumons, se promener au grand air libre, sur la plus belle terrasse du monde, à l'ombre des ifs majestueux, dans la cour de cette splendide mosquée d'Omar !

Le « Harem-Ech-Cherif », esplanade immense, entièrement dallée de marbre, plantée d'arbres séculaires et de somptueux édifices, grande comme deux fois la place de la Concorde, contient la mosquée d'Omar, qui fut édiflée par un khalife de ce nom à l'endroit où Jacob prit contact avec Jaweh. Ce féérique monument, recouvert de riches faïences d'une gamme tendre, de bleus, de verts et de jaunes, se détache comme un joyau merveilleux entre le feuillage sombre des arbres. L'intérieur de cet édifice est plus somptueux encore et il sert d'abri à un rocher.

Ce rocher, haut de deux mètres, long de dix-sept, a son histoire et ses légendes. Pierre à miracles par excellence, il surplomberait un abîme au fond duquel roulerait un torrent tumultueux. Dans la grotte qui se trouve sous le rocher, les Musulmans montrent des pierres qu'ils désignent comme ayant servi d'oratoires à Abraham, à David et à Salomon. C'est là que Mahomet aurait fait des prières et qu'en se redressant il aurait imprimé la forme de son turban dans la voûte du rocher. Mieux encore, il aurait percé cette voûte en s'enlevant vers le ciel sur Bourak, son cheval fantastique. A preuve que l'on voit encore le trou par lequel il a passé.

La vaste partie du dallage sans arbres recouvert des citernes immenses que l'eau tombée sur les bâtiments et sur la terrasse alimente. Tout le jour durant, des gens puisent cette excellente eau qu'ils emportent en ville, dans les peaux de bouc. Dans un coin de la terrasse on voit une plaque miraculeuse en jaspe. On dit que Mahomet y a enfoncé dix-neuf clous d'or et que l'heure du jugement dernier sonnera lorsque le dernier de ces clous sera enlevé. Et l'on conte que Satan, ayant eu vent de ce décret, essaya de les enlever pour hâter sa grande moisson d'esprits. Il allait y réussir, quand l'ange Gabriel déjoua ses noirs desseins. Alors que l'esprit infernal avait déjà enlevé seize clous et demi. Il n'était que temps !

Lors du pèlerinage de Chateaubriand, en 1806, le chrétien qui aurait pénétré dans l'enceinte sacrée de la mosquée d'Omar aurait payé de sa vie une pareille audace; on l'eût brûlé vif, car on pensait que, si un chrétien y pouvait entrer et prier, sa prière serait exaucée, eût-elle pour but d'obtenir que les Musulmans fussent chassés des harems et remplacés par les infidèles.

Depuis un demi-siècle, les chrétiens sont admis à visiter la mosquée sacrée, et les Musulmans n'en ont pas été chassés.

Même les Anglais, qui savent s'ingérer partout et profiter de tout mieux que nulle autre race, ont obtenu du gouvernement turc la permission de faire des fouilles sous le rocher en question. Cette autorisation leur fut accordée, à la condition que l'ouverture des fouilles se trouverait en dehors de la mosquée d'Omar.

Ils déclarèrent devoir trouver là des choses merveilleuses, telles que l'arche d'alliance et le tombeau de David.

Or, paraît-il, ce simulacre de fouilles par une

galerie extérieure à la mosquée n'était qu'une comédie et qu'un leurre. Dans la nuit du 17 au 18 avril, les Anglais pénétrèrent dans la mosquée par la porte ordinaire. Ils descendirent dans la grotte et ouvrirent le caveau, jusqu'à présent inviolé, qui se trouve sous le rocher central.

La moisson de trouvailles précieuses fut sans doute abondante; car, avant l'aurore, les Anglais sortirent de la mosquée d'Omar une trentaine de grandes et lourdes caisses, ainsi qu'un certain nombre de valises gonflées à craquer.

Comme les Anglais prévoiaient que ce larcin serait bientôt connu à Jérusalem et que la colère des Musulmans éclaterait prompte et terrible, les ravisseurs transportèrent sans délai à Jaffa, le produit de leur... expédition archéologique. Puis, ils embarquèrent le tout sur un yacht privé, qui, sans plus attendre, prit la haute mer.

Les Musulmans accusent les Anglais d'avoir dérobé, entre autres objets précieux, quatre reliques inestimables : la baguette avec laquelle Moïse fit jaillir la source dans le désert, le glaive de Salomon, l'arche d'alliance, les tables de la loi, que Jaweh dicta à Moïse, parmi les éclairs et le tonnerre, au sommet du Sinaï.

Les Musulmans, comprenant bien que les Anglais devaient avoir trouvé des complices dans les autorités de la ville, se rendirent au palais du gouverneur, pour y mettre le feu et brûler le coupable dans sa propre maison.

Mais le gouverneur vint au-devant du peuple; il protesta de son innocence et déclara qu'il trouverait les coupables et les ferait arrêter. En effet, sur son ordre, le cheik, ou supérieur de la mosquée d'Omar, ainsi que ses fils furent saisis et jetés en prison.

La mosquée fut fermée. Et certainement, dans un délai plus ou moins grand, un massacre de chrétiens sera la conséquence de la violation, par les Anglais, de la mosquée d'Omar.

ANDRÉ CHARMELIN.

TERRES D'ÉPOUVANTE

LA CITÉ DES MORTS

Ah! quelle sinistre vision que celle qui attend le touriste désireux de visiter à Canton un quartier appelé la Cité des Morts !

Cent quatre-vingt-quatorze petites maisons se dressent, à l'aspect si lugubre qu'on ne s'en approche qu'avec répulsion ou frayeur. Lisez la description de ce lieu horrible et vous n'aurez qu'une faible idée du dégoût et de l'épouvante dont on est saisi en parcourant cette cité des défunts.

Dans chacune de ces cent quatre-vingt-quatorze maisons se trouve un cadavre, les cadavres demeurent là plusieurs mois jusqu'à ce que le jour et l'endroit de la sépulture aient été définitivement choisis.

Des lanternes de soie ou de papier, et des fruits artificiels sont suspendus à l'intérieur, au plafond; du thé, des fruits et toutes les autres choses qu'aimaient le mort sur cette terre sont placés sur un autel, devant le cercueil chaque matin.

Des serviteurs en carton ou en papier enfourment debout le cercueil, semblant veiller sur lui. Ils tiennent dans leurs mains des tasses de thé — en carton et des pipes — en carton. Tout cela n'est qu'un simulacre. Ces pleureurs imités sont silencieux et infatigables.

Il y a aussi deux femmes très belles — mais toujours en papier, — qui sont là pour montrer qu'elles guideront l'esprit du mort par des voies douces et choisies vers un ciel d'où la béatitude et la grâce ne sont pas bannies. Paul HUGAULT,

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II^e Partie — Les Lotus Verts.

Chapitre XVIII

UN DRAME A TRAVERS UNE CLOISON

(Suite.)

Les deux jeunes filles frissonnent éprouvées. Des cuillères choquent les parois de porcelaine. Les adversaires hâtent la fonte du sucre. Ils vont boire.

« Si je lui cassais la tête d'une balle de revolver? »

Les mains de Tanagra se crispent sur mes bras. Elle halète :

« Non ! Non ! X. 323 a ordonné. Dussions-nous en mourir, il faut subir. »

Et ces paroles nous parviennent, précisant le drame :

« A votre santé, herr Strezzi.

— A la tienne, brave Marcko. »

Avec une ironie sauvage, Franz ajoute :

« Au repos de nos fatigues, repos bien proche, car il nous reste seulement trois empereurs à punir. Grâce à notre bon dirigeable, rien de plus simple que de descendre une nuit sur le palais de Vienne, une autre sur le palais de Berlin. Quand nous remonterons à bord, deux souverains auront vécu. »

Je devinai qu'il humait son café. Cette impression se trouva aussitôt confirmée.

« Ah ! je renais. Le café, voilà le grand réveilleur. Excellent, du reste. Je ne me hasarderais pas à en offrir à des trépassés, j'aurais trop peur de les inciter à ressusciter.

Puis, riant :

« Tu le juges bon aussi, Marcko; tu as vidé ta tasse d'une lampée.

— Comme vous-même, herr Strezzi. Je devais d'ailleurs boire jusqu'à la dernière goutte, ayant toasté à votre chère santé.

— Formaliste, va ! Mais l'intention est amicale, je t'en sais gré. »

Le ton du chef des Yeux d'Or vert changea tout à coup :

« Où en étais-je donc? »

— Deux empereurs morts.

— Parfait ! C'est cela. Reste le troisième; ce Russe maudit qui s'est acharné contre la mémoire de mon père, et que je considère comme le plus coupable de ses ennemis, car les actes du mort que je venge ne le concernaient en rien. »

Il eut un ricanement aigre :

« Ah ! celui-là, je lui réserve du plaisir... J'ai les opales révolutionnaires, avec elles je vais déchaîner un torrent de sang à travers la Russie; un torrent qui emportera tout : empereur, fonctionnaires, église. Et sur les champs dévastés, sur les cités où rugira l'incendie, sur la terre empourprée de sang, semée de cadavres, je ferai briller

dans le ciel sombre des nuits la Comète rouge et les dix Yeux d'Or, joignant ainsi pour les peuples, à la terreur des réalités révolutionnaires, l'épouvante des imaginations d'une sinistre légende. Eh! eh! je pense que mon père sera bien vengé.»

Ce chant de triomphe d'un criminel extraordinaire nous pénétrait, secouant nos nerfs d'une vibration torturante.

L'impression d'irréel nous annihilait. Il nous semblait nous débattre dans une fiction de cauchemar.

Je sentais mes compagnes grelotter dans mes bras. Je frissonnais à l'unisson, impuisant à dominer mon angoisse surhumaine.

Sans que nous eussions besoin d'exprimer, nos pensées s'échangeaient entre nous.

J'entendais leurs cœurs éperdus rythmer cette idée funèbre :

« Le poison a commencé son œuvre. Qui va cesser de vivre? X. 323 ou Strezzi? »

Et brusquement, nous nous raidimes en une étreinte affolée.

Franz venait de prononcer :

« A propos, Marcko, il faudrait demander à Aldine le brassard aux opales!

— J'ai prévu cela. La pauvre demoiselle repose. Avant qu'elle fermât les yeux, je l'ai priée, de me confier le joyau.

— Tu penses à tout, s'exclama joyeusement l'interlocuteur de X. 323.

— Le voici, herr. Comme il y a là un dépôt d'une valeur inestimable, j'ai obtenu de fraulein Aldine qu'elle enfermât le bijou dans la cassette que voici. Vous en trouverez la clef dans cette enveloppe qu'elle a cachetée elle-même. »

Nous comprimes que Strezzi serrait la main à son compagnon, car il prononça avec une nuance d'émotion :

« J'aurai plaisir à te faire riche, très riche, mon Marcko, quand nous aurons achevé notre campagne. »

Fuiit! L'enveloppe se déchire. Un déclic de serrure. Strezzi ouvre la cassette. Une exclamation triomphante :

« Enfin, je les tiens donc, les opales! »

Puis un silence, un hurlement de bête fauve :

« Tonnerre! On a effacé les signes révolutionnaires! »

A ces mots, j'oublie mes angoisses. Une stupéfaction profonde les remplace. Je me rappelle que sur leur face plane inférieure chacune des pierres précieuses portait un signe gravé, indice de commandement pour l'une des dix grandes sociétés révolutionnaires russes. Comment ces signes ont-ils disparu?

Tanagra répond à la question muette :

« L'opale se dissout dans la lessive chaude de potasse. Voilà pourquoi Aldine, dans le cabinet du consul, avant la punition des Neronef, a détaché successivement chaque pierre et l'a mise en contact avec une solution de potasse enclose dans la cafetière arabe. »

Admirable! Ceci est une première victoire de X. 323. Il ne voulait pas détruire lui-même, pour ne pas se brouiller avec le gouvernement russe... Le brassard n'a plus d'action désormais et l'acte sera attri-

bué à Franz Strezzi. Pourvu que le café empoisonné lui ait été également attribué!

Pour l'instant, il n'en a pas l'air. Il s'est levé. Il parcourt la salle voisine, en ébranlant le sol de coups de talon. Il rugit :

« Qui a fait cela? Ce stupide consul! Ils croient m'échapper ainsi. Soit, je ne chaînerai pas les fureurs révolutionnaires, mais je frapperai le tsar comme ses... cousins d'Allemagne et d'Autriche... Je le frapperai dans ses enfants, dans sa femme, dans lui-même... et qui sait si les révolutionnaires ne se rangeront pas d'eux-mêmes sous le sceptre du Vengeur qui signera chacune de ses expéditions de la Comète rouge et des Dix Yeux d'Or. »

Sa voix sonnait, faussée par l'effort; on eût cru percevoir les lugubres éclats de rage jaillissant des cabanons où se tordent sous l'étreinte de la démence les malheureux fous de l'hôpital de Bethléem, que les Londoniens appellent Bedlam.

Et Tanagra, Aldine, moi-même, serrés les uns contre les autres, nous nous regardions avec une crainte croissante.

X. 323 ne parlait pas.

Est-ce qu'à ce moment la morsure du poison déchirait ses viscères?

« Dans ce cas, murmurai-je, il l'a affirmé, il briserait le crâne de l'ennemi d'un coup de revolver. »

— C'est vrai! C'est vrai! bégayèrent-elles dans un souffle.

— Donc, cela seul indiquerait... »

Ma conclusion fut brutalement coupée. Un hurlement, la détonation d'une arme à feu ébranlèrent l'atmosphère.

X. 323 avait tiré! X. 323 allait succomber au poison!

Alors, nous perdîmes la tête. Avec un cri déchirant, nous nous ruâmes vers la porte de la cloison. Nous la poussâmes avec violence, nous fîmes irruption dans la salle où s'étaient enfermés les deux ennemis.

Et...

Et nous restâmes bouche bée devant un spectacle inattendu.

X. 323 debout, un genou appuyé sur la poitrine de Franz Strezzi écumant, le maintenait étendu sur une couchette adossée à la cloison.

Il se retourna vers nous, nous présentant son visage.

Et ma respiration s'arrêta. Pour la seconde fois de ma vie, je voyais *les traits véritables* de cet homme extraordinaire, ces traits qui offraient une certaine ressemblance avec ceux de ses sœurs.

« J'ai terminé ma tâche d'espion, dit-il, je suis redevenu moi, en attendant que le gouvernement russe me rende mon nom et l'honneur des miens. »

Puis, désignant Strezzi, dont les mouvements s'atténuèrent peu à peu :

« C'est lui qui a tiré! J'ai reconnu en lui les premiers ravages du poison, et j'ai voulu lui donner une chance de se venger. *Je savais qu'il me manquerait.* »

Ah! l'être étrange, dominant toujours les circonstances! Il disait ces choses d'un ton calme, insouciant. Il venait de jouer deux fois sa vie, avec une recherche du dan-

ger que je ne m'expliquais pas, et ses nerfs n'étaient pas plus agités que s'il se promenait dans Hyde-Park.

Strezzi ne se débattait plus. Une teinte rouge foncé avait envahi son visage. Il haletait.

Ses yeux virevoltèrent avec une expression d'indicible haine. Il bredouilla d'une voix à peine perceptible :

« X. 323!... Comme mon père, comme mon père... Au diable! »

Une convulsion fit craquer ses jointures, il se raidit et ne bougea plus.

Il était mort.

Et alors X. 323 se redressa. Il vint lentement à Aldine, nous maintenant d'un simple geste, Tanagra et moi, immobiles.

« Miss Aldine, fit-il d'un acent tremblé, le ciel a prononcé pour Franz. »

Elle le regarda sans répondre, ses yeux bleus comme désorbités par une émotion extrahumaine.

« A vous, continua-t-il, à vous de prononcer pour moi. »

Et comme elle balbutiait :

« Que dois-je prononcer? Je ne comprends pas. Je ne comprends pas. »

Il reprit, sa voix se chargeant d'une douceur que je ne lui avais jamais entendue :

« A dater de ce moment, je ne suis plus l'espion attaché à une tâche, comme les ilotes étaient attachés à la glèbe... Je redeviens le chevalier de Spérat, fils de Pologne, riche, honoré. Mais ceux qui furent toujours heureux ne sauraient me donner l'affection sans laquelle la vie ne vaut pas d'être vécue. »

Il arrêta les paroles prêtes à s'élaner des lèvres de la jeune fille.

« L'habitude de tout subordonner à une œuvre unique entasse chez l'individu un chaos de tendresses réfrénées, de nuances insaisissables, de susceptibilités aiguës. Seule, une compagne qui aura souffert comme moi pourra les comprendre, car elle les ressentira. »

Il y eut un silence impressionnant. Nous semblions pétrifiés. On eût dit que X. 323, le chevalier de Spérat, s'adressait à une assemblée de statues.

« Miss Aldine, j'ai risqué deux fois ma vie aujourd'hui, afin que vous ne me considériez pas comme le meurtrier d'un homme dont la famille vous fut accueillante et bonne. Sans excuse aux yeux de tous, il en devait avoir dans votre souvenir. L'oubli de votre part me donnera seul le droit de vivre. J'ai oublié le meurtre d'Ellen, oubliez le trépas de Franz. La fatalité nous a conduits tous deux à frapper au nom de la justice. Miss Aldine, consentez à fondre nos deux souffrances, à vivre l'un près de l'autre, chacun garde-malade d'une âme endolorie.

— Vivre! Vivre! gémit-elle avec exaltation. Le puis-je?

— Écoutez votre cœur. Votre décision nous emportera tous deux dans la vie ou dans la mort.

— Vous, mourir, non, non, cela ne se peut pas. »

La jeune fille s'était élancée en avant,

Ses mains tremblantes s'agrippèrent aux épaules du chevalier comme si elle eût voulu le retenir de force, elle jeta au hasard des phrases de prière, des supplications !

« Mon Dieu, inspirez-moi !... Oh ! vivez ! vivez ! je vous en conjure ! »

Doucement, il l'attira vers lui et, joue contre joue, son haleine faisant voler les cheveux de la jeune fille :

« Avec vous, Aldine, avec vous que j'aime. »

Elle eut un grand sanglot, son visage s'enfouit dans la poitrine de X. 323 et elle prononça d'une voix éteinte comme accablée de tant de bonheur :

« Aimée de vous, de vous... Oh ! oui ! oui ! Louange à Dieu ! »

Chapitre XIX

ÉPILOGUE

Le gouvernement russe a tenu ses promesses.

Le chevalier Ivan Tresca de Spérat a été rétabli dans ses titres, ses dignités et ses biens. La barre de honte qui avait été tirée sur son blason a été effacée par une éclatante réhabilitation, que les mérites de X. 323 avaient gagnée cent fois.

L'homme supérieur, qu'un devoir filial avait transformé en espion, le plus loyal, le plus habile qui ait jamais été, doit être connu des lecteurs du *Times*, qui, faute de ce renseignement, garderaient rancune à mon cher journal.

Riche propriétaire de la Pologne russe, non loin de la frontière autrichienne, Stanislas de Spérat, père

d'Ivan, de Tanagra, d'Ellen, avait été accusé de complot contre le tsar, par un parent avide de s'approprier son bien.

L'accusation de complot c'est l'exil en Sibérie, le travail dans les mines, l'agonie atroce en un pays inclément.

Stanislas prit la fuite, avec son épouse Arrina et ses enfants. Il se réfugia sur le territoire autrichien. La haine l'y poursuivit. L'héritier avide, qui avait hérité des vastes domaines en Pologne russe, réussit à gagner des serviteurs, à empoisonner ses victimes, dont les dépouilles furent consumées dans un lit de chaux vive.

Et, devant les morts, X. 323, âgé de seize ans, sa sœur Tanagra, plus jeune de quelques années, avaient fait le serment de vengeance et de réhabilitation.

Deux ans après, révélant un courage inouï, une prodigieuse aptitude à la lutte, X. 323 avait démasqué le calomniateur,

l'avait fait accrocher à la potence des criminels.

On eût dû réhabiliter le père de cet enfant héroïque.

Le gouvernement recula le paiement de cette dette sacrée. Il voulait s'assurer le concours de l'intelligence d'élite du jeune homme.

Il l'astreignit durant dix ans à se dévouer sans cesse.

Il avait fallu qu'avant de s'engager dans la terrible aventure des Dix Yeux d'Or, Ivan eût une entrevue avec le chef suprême de la police russe et lui fit cette déclaration :

« Ceci est ma dernière expédition. Si l'on refuse ensuite ce qui m'est dû, je me tuerai

Nous sommes heureux, nous aimant au delà de tout et cependant il reste une ombre sur nous.

J'ai beau me veiller, je ne puis séparer l'idée de Tanagra de l'idée d'Ellen.

Et parfois je m'adresse à ma bien-aimée vivante, en lui donnant le nom de ma bien-aimée morte.

« Tanagra !

« Ellen ! »

Elle répond aux deux noms, avec une petite tristesse que je voudrais au prix de ma vie lui épargner.

Mais l'unité dans la dualité s'est empreinte dans mon cerveau. Je retombe sans cesse dans la même faute. Et quand je m'accuse, ma compagne chérie m'apaise doucement.

« Il faudrait une nouvelle Ellen pour vous guérir, cher Max. Je sais bien qu'il n'y a pas de votre faute. »

Une dépêche nous arrive de Ragzitz, la bourgade où est le bureau de poste le plus proche du château de Spérat.

Nous l'ouvrons, inquiets. Les télégrammes de ceux que l'on aime apportent toujours un peu d'anxiété.

Nous lisons ensemble :

« Aldine mère d'une petite fille. Tout le monde va bien. Nous appelons l'enfant Ellen. Tout cœur. SPÉRAT. »

Et Tanagra, une douceur infinie dans le regard, murmure :

« L'autre Ellen ! Max, Max, l'esprit errant ne sera plus entre nous, car maintenant il est en celle qui vient de naître. »

Désormais toute une vie de bonheur s'ouvre à nous, confiants dans un avenir rempli de promesses nous restons silencieux n'ayant qu'une même pensée qu'une seule âme.

PAUL D'IVOI.

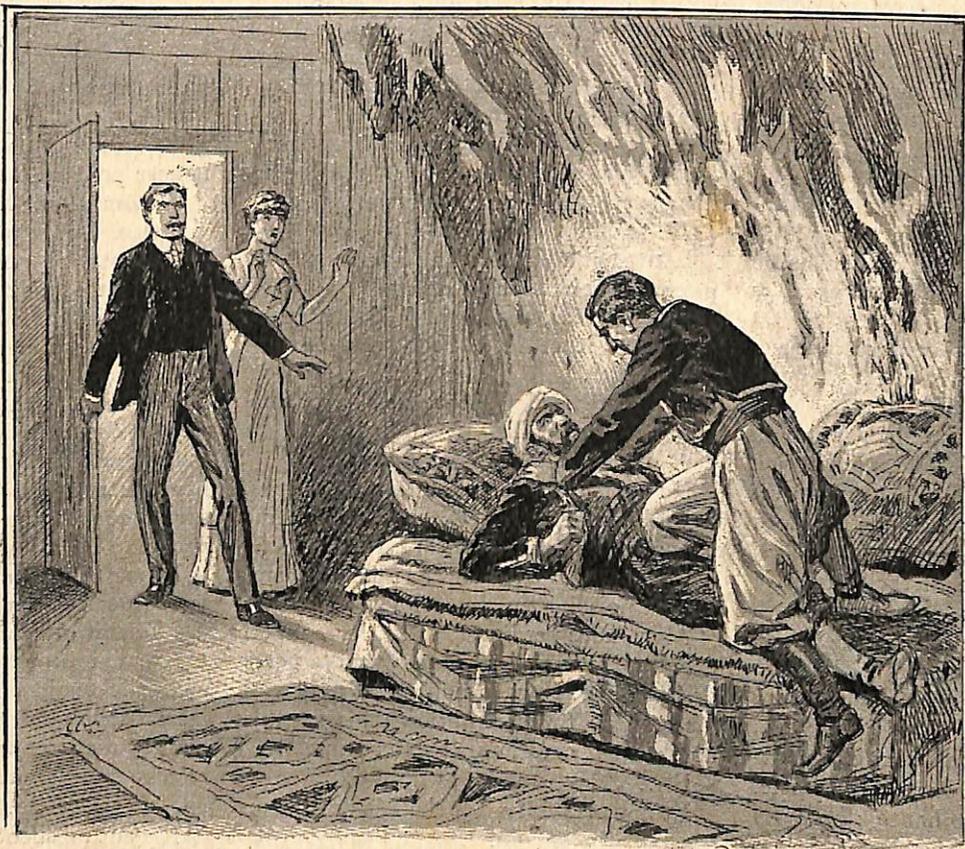
FIN

Titres et Tables.

Les titres et couvertures du 1^{er} semestre de 1911 (tome 29 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux ; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.



LES DIX YEUX D'OR

Nous restâmes bouche bée devant un spectacle inattendu. (P. 5, col. 2.)

et le tsar, qui est un honnête homme, se sentira frappé au cœur par l'abominable égoïsme de son administration. »

Un ambassadeur avait rapporté ces paroles à l'empereur, et celui-ci avait engagé sa parole souveraine qu'il tint religieusement, en dépit des manœuvres de fonctionnaires affolés par la pensée de perdre un allié comme X. 323.

Voici un an que ces choses sont passées. X. 323 a épousé Aldine. Ils vivent dans le domaine de Spérat, parmi cette population polonaise, éprise de son passé, espéreuse en son avenir.

Tanagra et moi avons été unis à Saint-Paul's Church, à Londres, où nous résidons tous deux, car notre petite Ellen a été transportée dans le caveau funéraire où ma mère, mon père reposaient déjà, et chaque semaine nous allons sur ces souvenirs chéris semer des fleurs.

Sur Terre et sur Mer

2 Juillet 1911

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

Le commandant de Lacoste, lauréat du Journal des Voyages. — Le pèlerinage de miss Mac Leod. — Une nouvelle expédition antarctique anglaise : le Dr Mawson.

Nos lecteurs savent déjà que la Société de Géographie a décerné cette année la médaille fondée au nom du *Journal des Voyages* par son regretté directeur, *Léon Dewez*, au commandant de *Lacoste*, pour sa belle exploration en Mongolie septentrionale.

Le commandant Henri de Bouillane de Lacoste a une belle carrière d'explorateur. Dès 1891, il voyageait en caravane à travers la Syrie et la Palestine. En 1894-97, il effectuait des reconnaissances topographiques sur la frontière du Tonkin entre la rivière Noire et la rivière Claire, avec le grade de capitaine depuis 1896. Deux ans plus tard, il était dans la région de Mong-tse pour les études des chemins de fer du Yunnan. L'année suivante, il parcourut la Mandchourie avec le lieutenant d'artillerie *Enselme*.

Rentré à Paris en 1900, le commandant de Lacoste en repartit, au bout d'un mois, pour Pékin avec le général *Voyron* à l'état-major duquel il avait été attaché. A son retour, il fut officier d'ordonnance du Président *Loubet*.

Mais il ne devait pas tarder à reprendre la route de l'Asie. En 1906-1907, il entreprit de faire le tour de l'Afghanistan avec le capitaine *Enselme* et *M. Zabieha*, et décrivit une immense boucle autour de ce pays en passant par des régions qui ne sont certes pas parmi les plus abordables de l'Asie.

Parti du Turkestan russe, il gagna la vallée du *Sarikal* à travers le Pamir, ce « toit du monde », passa par la haute station russe de *Pamirski-Post*, puis il franchit au Sud du *Moustag-Ata* le relief dominant la dépression du *Tarim*. De *Yarkand*, le voyageur rejoignit le *Cachemir* à travers les glaciers par le col du *Karakoroum*. Il ferma le circuit en traversant le désert du *Bélouchistan*, puis la *Perse*.

Après ce premier et dur voyage en Mongolie, ce fut encore dans ce même pays que le commandant de Lacoste alla chercher un nouveau champ d'exploration. En ajoutant ce nouveau voyage aux précédents, il n'avait pas consacré moins de sept années à des explorations asiatiques.

On sait que la Mongolie est le pays d'où sont sortis jadis les peuples guerriers dont les hordés redoutables ont fait trembler l'Europe: Huns, Turcs, Mongols. Ce sont les descendances de ces populations, ce sont les monuments qu'elles ont laissés, que *M. de Lacoste* s'était proposé d'aller étudier. Il était accompagné de *Dr du Chazaïd*, et de *M. Zabieha*.

S'étant rendu en Asie orientale par le Transsibérien, le commandant de Lacoste descendit sur *Ourga* et c'est de là qu'il gagna la Mongolie des *Kalkas*, à travers laquelle il fit un voyage de 2,000 kilomètres. Il alla visiter les restes de la capitale de *Gengis-Khan*, *Karakoroum*, les ruines de l'antique *Kara-Balgassoun* et des autres anciennes villes mongoles, relevant des inscriptions, fixant par la photographie ces vestiges d'un passé reculé, explorant des

rivières et des lacs inconnus. Il sortit de ce pays en faisant une pénible traversée du *Gobi*.

Le voyageur gagna *Kobdo*, franchit la chaîne de l'*Altaï* et, parvenu au poste frontière russe, fit encore 1,000 kilomètres en plein hiver pour atteindre la station d'*Obi* sur le *Transsibérien*, ayant accompli un voyage très rude



M. LE COMMANDANT DE LACOSTE
LAURÉAT DU " JOURNAL DES VOYAGES "

mais très fructueux, qui apportait de curieuses notions nouvelles sur le pays regardé comme sacré des anciens Turcs et des Mongols.

La courageuse fiancée de l'infortuné lieutenant *Boyd Alexander*, miss *Mac Leod*, qui était partie, on s'en souvient, pour le centre de l'Afrique, afin d'aller ériger une croix sur la tombe de l'officier anglais, assassiné au *Quadaï*, le 2 avril 1910, est rentrée en Angleterre après avoir accompli son pieux et touchant pèlerinage. Elle était accompagnée, comme nous l'avons dit, de *M. Talbot*, explorateur africain lui-même, ami et ancien compagnon de son fiancé, et de *M^{me} Talbot*.

Après avoir remonté le *Niger* au mois d'août 1910 et avoir traversé le Nord du Cameroun, les voyageurs anglais gagnèrent *Léré* en territoire français et dressèrent la carte des quatre chutes de la rivière *Mayo-Kebbi*, auxquelles ils donnèrent le nom de *chutes Mac-Leod*.

Mais le malheur est que ces chutes avaient été déjà une première fois nommées. En effet, le lieutenant *Faure* qui, en 1903, fit une reconnaissance de la route fluviale *Mayo-Kebbi-Toubouri*, qui unit le *Niger* au *Logone-Chari*, et devait être plus tard plus complètement explorée par le capitaine, aujourd'hui lieutenant-colonel *Lenfant*, donna à la grande cata-

racte qui est en amont de *Léré* le nom de *chute Gauthiot* en reconnaissance de l'appui qu'il avait trouvé auprès du secrétaire général de la Société de géographie commerciale, alors *M. Gauthiot*, dans ses projets de mission.

Miss *Mac Leod* et ses compagnons traversèrent ensuite le *Toubouri*, puis suivirent le *Logone* jusqu'à son confluent avec le *Chari*, à *Fort-Lamy*, et descendirent le *Chari* jusqu'au lac *Tchad*. La traversée du lac se fit en canot, de l'embouchure du lac aux îles *Seyorom*. De là, l'expédition se dirigea en territoire britannique.

En dehors des cartes dressées par *M. Talbot*, miss *Mac Leod* rapporte des documents et des dessins sur les tribus les plus intéressantes rencontrées au cours de cette expédition.

Une nouvelle expédition antarctique a été préparée pour opérer son départ dans le courant du mois de juin. Elle est conduite par le *Dr Douglas-Mawson*, explorateur anglais qui a fait partie de l'expédition *Shackleton*.

Le but de l'expédition, qui est surtout scientifique, est d'explorer la longue ligne de côtes de l'immense continent qui se trouve au Sud de l'Australie, de pénétrer à l'intérieur et de se rendre vers le Pôle magnétique en partant d'une direction opposée à celle que le *Dr Mawson* avait suivie avec *Shackleton*.

La plus grande partie des sommes nécessaires a été recueillie en Australie, où le projet a soulevé un très vif enthousiasme.

C'est que le *Dr Mawson*, plein de magnifiques espérances, regarde le vaste territoire antarctique qui s'étend au Sud de l'Australie comme un pays précieux que l'empire britannique sera heureux un jour de posséder. Il va jusqu'à penser que cette terre peut avoir un grand avenir économique. Elle passe pour posséder de riches gisements houillers; ses rochers renfermeraient des métaux précieux.

Enfin cette contrée offre des paysages d'une beauté et d'un grandiose incomparables, des montagnes de plus de 4,500 mètres d'altitude, des volcans en pleine activité, des glaciers, les plus énormes du globe, qui se prolongent jusque dans la mer. Mais, si admirable que soient ces spectacles, il s'écoulera pas mal de temps sans doute avant que l'Antarctique ne devienne, comme le souhaite le *Dr Mawson*, une terre de villégiature pour l'Australie, bien qu'il nous dise qu'en été la température est parfaite et l'air sec et fortifiant.

Le *Dr Mawson* emporte un aéroplane du type monoplane qui sera piloté par le lieutenant *Watkins*. Le chef de l'expédition fait observer que ces contrées forment des terrains d'atterrissage absolument sûrs.

En attendant la réalisation des beaux projets de colonisation du *Dr Mawson*, nous pensons que les résultats scientifiques de son expédition seront les acquisitions les plus certaines et plus précieuses que l'explorateur pourra apporter à son pays.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Ge Du Sud au Nord

TORPILLES AÉRIENNES Chaque fois qu'on invente un nouveau moyen d'attaque, on peut s'attendre à ce qu'on inventera le lendemain un nouveau procédé de défense! Véritable partie de cache-cache qu'on peut considérer comme interminable!

Prenons le cas des dirigeables. Depuis qu'on a reconnu de quelle importance serait leur action en temps de guerre, on a inventé, en France comme en Allemagne, des canons spéciaux qui permettront à un bon pointeur de cueillir le ballon au fond des nues.

Mais voici qui est mieux... ou pire! La maison Krupp a fait breveter une torpille aérienne qui réduira en vapeur — je ne puis pas dire en bouillie! — le dirigeable assez imprudent pour se trouver sur son chemin.

Cette torpille, lancée par un canon spécialement imaginé, est pourvue à l'avant d'une fusée d'une telle sensibilité qu'elle fait explosion dès qu'elle entre en contact avec l'enveloppe d'un ballon, si mince qu'elle soit.

Et l'explosion de la fusée provoque celle de la torpille elle-même, chargée d'un explosif d'une puissance terrifiante. Quel que soit le cube du dirigeable, il est anéanti.

Heureusement que cet engin destructeur aura peu de chances d'atteindre une cible aussi mobile qu'un aéroplane!

TOUT AUGMENTE... Tout augmente... mais surtout la vitesse de nos moyens de transport. Quand nous entendons dire d'une automobile qu'elle fait 120 à 130 kilomètres à l'heure, cela nous paraît tout naturel! Et dire que l'automobilisme n'a pas quinze années d'existence!

La rapidité des navires n'a pas augmenté dans les mêmes proportions que celle des véhicules terrestres. Mais qui peut prédire ce qu'elle sera demain? Et qui eût osé prédire il y a dix ans que l'on fabriquerait bientôt des cuirassés qui marcheraient à raison de 29 nœuds?

Or, c'est la vitesse qui vient de fournir l'« Indefatigable », croiseur-cuirassé du type « Dreadnought ». Vingt-neuf nœuds! La vitesse que, seuls, pouvaient fournir jusqu'ici certains contre-torpilleurs! On se demande ce que sera la guerre navale de demain, avec des forteresses flottantes qui, marchant à la vitesse d'un canot-automobile, pourront en même temps lancer d'énormes obus à plus de 12 kilomètres de distance!

JAPONAIS ET ABYSSINS Parti de Yokohama en déclarant qu'il n'emportait que des marchandises « commerciales », un vapeur japonais jetait l'ancre récemment dans le port de Djibouti et commençait à débarquer des quantités de caisses consignées à l'adresse de l'agent général du négus.

La maladresse d'un portefaix, qui fit verser une de ces caisses, en révéla le contenu : c'étaient des fusils de fabrication russe! La curiosité des négociants français voulut en savoir plus long, et voici ce qu'ils découvrirent :

Le vapeur était un véritable arsenal! Il ne contenait pas moins de 60,000 fusils, et six millions de cartouches! De quoi armer près de la moitié des troupes du négus!

On donne de bonne source les explications suivantes sur cette affaire, qui met en rapport pour la première fois deux nations lesquelles, séparées par une distance géographique qui se chiffre par des milliers de kilomètres, ont cependant ce trait en commun : elles sont les seules nations non européennes qui se soient jamais mesurées victorieusement avec les races blanches!

Le ministère de la Guerre japonais mit en vente l'année dernière le matériel de guerre trouvé à Port-Arthur. Un Anglais, fixé depuis longtemps à Tokio, eut l'idée de s'aboucher avec les agents du négus en France, et ce fut à Paris que la vente s'effectua, et que l'argent fut versé.

On voit si l'affaire a une allure cosmopolite! Des armes « russes », capturées par le « Japon » et vendues en « France » à l'« Abyssinie » par l'intermédiaire d'un « Anglais »!

Resté à savoir à quelles poitrines sont destinées les cartouches russo-japonaises!

CURIEUSE INVASION DE FOURMIS

Un romancier de l'école de Jules Verne a écrit un récit palpitant autour d'un thème entomologique : le monde civilisé envahi et détruit par une espèce de fourmis originaires de l'Amérique du Sud, et qui, supérieurement organisée, finit par conquérir la race humaine!

Ce n'est là qu'une invraisemblable fantaisie. Mais il ne faudrait pas la taxer d'absurdité, comme le prouve ce qui se passe actuellement dans le Pays de Galles.

Au retour du printemps, c'est-à-dire dès les premières chaleurs d'avril, les habitants du village de Ryhope, qui dépend des charbonnages de Durham, furent plutôt désagréablement surpris de voir leurs maisons envahies par des hordes de fourmis d'une espèce totalement étrangère au pays.

Ces insectes ne se contentaient pas de dévorer les provisions. Ils montaient à l'assaut des habitants eux-mêmes et leur infligeaient de cuisantes morsures sur toutes les parties de la peau que pouvaient atteindre leurs mandibules.

L'étonnement fit bientôt place à la terreur. Il fallut reculer devant cette invasion.

Les villageois, presque tous employés dans les houillères, durent abandonner leurs logis et camper avec leurs familles dans les hangars à charbon. Et les compagnies de la région entreprirent une lutte systématique contre les insectes, en s'efforçant d'éventrer leurs galeries souterraines et de détruire leurs œufs. La lutte se poursuit encore, à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Mais cette question se pose : quelles sont les origines de cette étrange invasion?

Or, on vient de découvrir que le foin compressé qu'une compagnie locale importe pour nourrir ses attelages vient de la Haute-Egypte, d'où un steamer en apporte périodiquement des cargaisons entières. Il est donc plus que probable que les balles de foin contiennent des fourmis égyptiennes ou soudanaises qui, après avoir résisté victorieusement au voyage, se sont multipliées à l'infini dans le sous-sol du village de Ryhope.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'on ait signalé en Europe occidentale une invasion de ce genre.

A QUI SERA LA BOUTEILLE?

Il y a trente-cinq ans, les survivants d'une batterie d'artillerie qui avait servi activement durant la guerre de Sécession fondaient à East-Orange (Nouveau-Jersey) une association de secours mutuels.

Les vétérans n'étaient plus qu'au nombre de quarante, et ils convinrent de célébrer chaque année, le 4 juillet, la fondation de leur société, en se réunissant dans un banquet.

Le règlement portait une étrange clause. Sur la table du festin devait figurer une bouteille de champagne — toujours la même! — qui ne serait débouchée et consommée... que par le dernier survivant de l'association!

Quand ses trente-neuf camarades auraient, à tour de rôle, passé « l'arme à gauche », expression triviale, mais bien appropriée dans la circonstance, puisqu'il s'agit d'anciens soldats, le quarantième membre de l'association ouvrirait enfin la bouteille et la boirait à la mémoire des disparus.

En acceptant cette clause bizarre, les membres de la « Battery A. Veteran's Association » ne se doutaient pas qu'ils signaient avec le Destin un contrat de longévité! Le fait est que la société est encore au complet, et que les quarante noms inscrits sur la grande étiquette qui orne la bouteille y continuent à figurer sans qu'aucun n'ait été barré par une ligne à l'encre rouge.

Notez que le plus jeune de ces vieux braves est septuagénaire!

Souhaitons que ces quarante « immortels » puissent être au complet longtemps encore pour célébrer la fondation de leur curieuse association.

LA FORCE DES REMORDS

Un octogénaire, jouissant d'une certaine fortune, entraînait récemment dans une des maisons de santé les plus luxueuses de la banlieue de Vienne (Autriche). Il s'était donné simplement comme propriétaire.

Se sentant mourir, il pria la direction de faire venir un magistrat, auquel il fit une confession extraordinaire : quarante-huit ans auparavant, avoua-t-il, il avait assassiné une jeune femme, très réputée à l'époque comme gymnaste.

On crut qu'il confessait là un crime imaginaire. Cependant, la police fit aussitôt une enquête, qui établit qu'à la date indiquée par le vieillard, une femme était morte effectivement dans un cirque, au cours d'une représentation.

Le meurtrier, nommé Japper, était clown et appartenait à la même troupe que sa victime. Il lui avait demandé de l'épouser, mais la jeune artiste l'avait repoussé. Alors, poussé par la colère, il avait, durant le jour, usé aux trois quarts l'une des cordes du trapeze dont elle devait se servir le soir même.

Et, tombant d'une hauteur de trente mètres, elle s'était tuée sur le coup. Naturellement, on avait cru à un simple accident.

Japper avait ensuite parcouru le monde et avait fini par devenir propriétaire d'un cirque. Mais il est probable que l'ancien clown avait passé son existence à lutter contre ses remords, puisqu'il voulut confesser son crime en voyant sa fin approcher, quarante-huit ans après l'avoir commis!

Jacques d'IZIER.

NOS TROUPES COLONIALES

La Délivrance de Fez.

A la Frontière marocaine.

Les Légionnaires allemands.

La délivrance de Fez

A l'heure où paraissent ces lignes, la délivrance de Fez est déjà du passé ! Aucun des lecteurs du *Journal des Voyages* n'ignore la marche difficile, mais rapide des colonnes du général Moinier et leur arrivée sous les murs de la capitale à la fin de mai. Elle ne fut pas sans peine ni sans combats, cette randonnée de la côte atlantique à la vieille capitale marocaine. Le terrain était difficile, souvent marécageux. De plus, les reconnaissances devaient se garder contre l'attaque des bandes isolées.

Ce sont nos troupes coloniales qui se sont trouvées le plus à la peine. Elles avaient été placées en effet au service des ravitaillements et des convois et c'est là que l'effort principal de l'adversaire s'est porté. Le général Ditte et le colonel Gouraud ont eu à le supporter. Ils s'y connaissaient !

La principale attaque a eu lieu le 22 mai à Sidi-Gueddar. Les assaillants de la colonne étaient composés de Beni-Hassen, de Zemmour et de Guerouane. Il faut bien signaler que ces bandits sont armés de fusils à tir rapide. Depuis des années une contrebande d'armes intense se fait le long des côtes marocaines. La France a fait de son mieux pour l'enrayer. Elle en supporte aujourd'hui les conséquences.

Les assaillants voulaient surtout razzier les chameaux de la colonne. Ils ont trouvé la colonne prête au combat. Ils furent décimés par les feux de l'infanterie et surtout de l'artillerie. Ainsi se justifient une fois de plus les appréciations du général d'Amade sur la peur que l'artillerie fait éprouver aux Marocains. Ils ont vu que même en tourbillonnant autour des pièces de canon ils sont atteints par le tir qui les fauche. L'affaire de Sidi-Gueddar a été une démonstration nouvelle de cette vérité. Car ils ont laissé sur le champ de bataille une centaine de cadavres. Nous avons eu de notre côté le lieutenant Monod tué et plusieurs soldats.

Sur leur tombe le colonel Gouraud a prononcé d'émouvantes paroles et, devant les troupes rassemblées, il a retracé « les derniers moments de ces courageux enfants de la France généreuse sacrifiant leur vie sans un mot d'amertume ni une

A la frontière marocaine

Nous admirons la vaillance des troupes du général Moinier achevant cette magnifique marche qui a porté notre drapeau jusque sous les murs de Fez. Quels sentiments ne devons-nous pas



Arrivée d'un échelon de la colonne volante à Fedalah.

avoir aussi pour celles du général Toutée qui, entre autres vertus, ont dû, à la frontière orano-marocaine, faire preuve avant tout d'abnégation ! Elles sont là, exposées aux attaques farouches des tribus les plus indépendantes du Maroc, et il leur est interdit de franchir le cours de la rivière Moulouïa pour aller poursuivre leur adversaire sur la rive gauche où ils campent et préparent leurs coups de mains. Ainsi l'exigent la politique et la diplomatie. Nos troupes reçoivent des coups et les rendent, mais n'ont pas le droit d'aller châtier leurs agresseurs.

Là aussi, bien des braves sont tombés. C'est tout d'abord le capitaine Labordette et dix de ses légionnaires qui, surpris dans le brouillard, se défendent comme des lions. C'est surtout le commandant Roumens et ses tirailleurs algériens au

Bientôt l'ennemi est repoussé. Alors seulement le commandant Roumens accepte d'être soigné. Il est trop tard. Il meurt deux jours après, et quelle oraison funèbre est plus éloquente pour cette mort de héros que ce passage du télégramme adressé par le commandant Paubert à la famille : « Dans ses derniers moments, s'inquiétant sans cesse de ses hommes, heureux d'avoir vu leur belle attitude au feu, il s'est fait revêtir de sa tunique pour mourir et a affirmé plusieurs fois sa volonté de demeurer au milieu de ses tirailleurs jusque dans la mort, disant : « Je n'espérais pas une si belle « mort ! » puis, ajoutant : « Je ne veux pas que l'on « ramène ma dépouille en France, je veux rester à « Debdou ! » Le colonel et les officiers du régiment, actuellement à Debdou, prennent leurs dispositions pour élever sur place un monument qui rappellera la fin glorieuse de notre regretté camarade. »

Les camarades, eux aussi, continuent. La lutte à la frontière est loin d'être finie. Espérons du moins que la France retirera un bénéfice de ce noble sang si généreusement et si copieusement versé pour la cause de la civilisation.

Les légionnaires allemands

On n'a pas assez remarqué dans la presse quotidienne ce détail, si intéressant pour les lecteurs du *Journal des Voyages*, que parmi les légionnaires tués aux côtés du capitaine Labordette, plusieurs étaient Allemands.

Voici quelque chose de plus caractéristique encore. Dans le Sud du département d'Oran, à Ain-Sefra, un jeune légionnaire allemand qui se trouvait de garde est tout à coup entré en état de fureur, a chargé sa guérite sur son dos, l'a jetée dans l'oued et a brisé son fusil.

Il ira en conseil de guerre. Mais pourquoi l'a-t-il fait ? Parce que ses camarades et lui sont furieux de ne pas avoir été envoyés au feu, dans la région de Taourirt et de Debdou. Ils prétendent que c'était leur tour de marcher. On ne les expose pas au feu, à la mort : ils crient au passe-droit.

Nous doutons que la presse allemande, si empressée à détourner les jeunes gens de là-bas de notre Légion, publie cette petite et édifiante anecdote.

AUGUSTE TERRIER.



L'artillerie du dernier échelon de la colonne Moinier quittant Rabat.

plainte ». Puis, le lendemain, le colonel et ses soldats repartaient, livraient de nouveaux combats à travers des défilés plantés d'oliviers où les Marocains se cachaient dans les branches, et se rejoignaient enfin aux troupes du général Dalbiez sous les murs de Fez.

combat du 24 mai à Debdou. Il les avait entraînés au feu et soutenait avec eux le choc de centaines de Marocains. Comme son sergent-major Tonnot remarquait sa pâleur : « Parbleu ! s'écriait-il, je crois bien, il y a une heure que j'ai une balle dans le ventre ! » Il ne voulait pas aller à

Sports Modernes



De La « Glima » des Islandais

AVANT la guerre de Mandchourie, vous auriez vainement cherché dans toute l'Europe cinq personnes capables de vous expliquer ce qu'était le jiu-jitsu. Et, cependant, bien avant la fin de cette guerre, la

franc-maçonnerie. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la glima enseigne à ses adeptes à se défendre sans arme contre des adversaires ar-

ger l'équilibre de l'agresseur. Une étude des photographies représentées sur ces pages permettra au lecteur de comprendre mieux cette tactique, bizarre en apparence, mais logique en réalité. Voyons



D'origine islandaise, la « glima » est une sorte d'escrime qui permet à un homme, attaqué par un adversaire armé, de se défendre sans autres armes que son sang-froid, son agilité et sa souplesse.

utte secrète japonaise comptait déjà en France des centaines de fervents.

La même fortune attend-elle la *Glima* !...

Avouez que c'est la première fois que vous lisez ou entendez ce mot ! Retenez-le, car il pourrait bien, par ce temps d'apaches et d'attaques nocturnes, devenir populaire.

En réalité, la glima n'est pas un sport, mais bien une sorte d'escrime sans arme qui, de même que le jiu-jitsu, permet à un homme attaqué par des adversaires armés de se défendre sans autres armes que son sang-froid, son agilité et sa souplesse.

La glima est d'origine islandaise. Ce sont les rudes insulaires de la Terre-de-la-Glace qui l'ont imaginé depuis un temps immémorial, et qui l'ont porté à un degré de perfection presque incroyable.

Si nous en croyons une antique légende, son origine nous reporterait jusqu'au onzième siècle, quand des habitants de cette terre désolée se soulevèrent contre les rois de Norvège en refusant de payer l'impôt. Les rebelles, qui n'avaient que des piques pour se défendre, s'exercèrent entre eux à parer les coups de lance et d'épée à l'aide de mouvements agiles et de gestes vifs.

Quand la paix fut rétablie, l'exercice guerrier devint un exercice sportif. Les jours de fête, les jeunes gens des diverses paroisses rivalisaient d'agilité et de dextérité à lutter contre des adversaires armés et même à les désarmer. Les joueurs les plus habiles se formèrent en société secrète, dont les membres s'exerçaient à inventer des coups nouveaux et à les pratiquer. Les jeunes gens qui sollicitaient leur admission dans cette société juraient d'en respecter les secrets et subissaient des épreuves mystérieuses analogues à celles qu'ordonna longtemps la

més d'armes blanches ou d'armes à feu. La tactique consiste à éviter le coup par de brusques mouvements du corps, tout en essayant, par une action des membres inférieurs, de déran-

d'abord cette illustration qui nous montre l'agresseur se précipitant sur l'athlète avec un coutelas. Le bras droit, lancé vivement en l'air, et un peu en avant, noue sa main au poignet de l'adversaire, en même temps que le pied droit vient se placer contre le pied droit de ce dernier, mais de telle façon que les deux bas de jambe forment comme une croix de Saint-André.

La jambe de l'agresseur perd alors son point d'appui, car elle est poussée dans deux sens opposés par le pied et par le genou du « glimiste ». Comme, dans le même moment, la main droite de celui-ci exerce sur le haut du corps une poussée de droite à gauche, et comme tous ces mouvements sont exécutés avec une rapidité vertigineuse, l'agresseur perd sa stabilité, se déconcerte, chancelle et, finalement, tombe sur le sol.

Cette tactique, qui fait travailler simultanément les bras, le buste et le bas des jambes, trouve son application dans les passes les plus diverses. Sur une autre photographie, où nous voyons l'agresseur armé de deux longs poignards, nous constatons que la jambe droite du glimiste a contribué activement à la chute de l'agresseur, tandis que les mains du premier lui tordaient les poignets, au risque de l'estropier pour sa vie.

Nous en dirons autant de la passe où l'agresseur est armé de deux pistolets. Le glimiste, feignant de tomber à terre pour éviter les balles, a bondi inopinément sur lui de bas en haut, tout en saisissant les poignets, qu'il a relevés hors de la zone dangereuse, en même temps que son mollet se nouait à la jambe droite de l'adversaire. Là encore, le résultat était inévitable. Poussé en arrière, et perdant sa stabilité, l'agresseur ne pouvait que s'affaler sur le dos !

CLAUDE ALBARET.



Bondissant de bas en haut, le glimiste relève les poignets de l'adversaire en même temps qu'il noue sa jambe à la sienne.

Le Directeur-Gérant: PAUL CHABPENTIER.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

CONCOURS DE JUILLET
Bon N° 1